

CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX
(1831)

ALEXANDRE DUMAS

Charles VII chez ses grands vassaux
tragédie en cinq actes

Odéon. – 20 octobre 1831.

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-68-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

« Et en ce temps, un chevalier nommé messire Charles de Savoisy, par un de ses pages qui chevauchoit un cheval en le venant de mener boire à la rivière, le cheval esclaboua un escollier, lequel avecques les autres alloit en procession à Sainte-Katherine, et tant que l'escollier frappa ledit page : et alors, les gens dudit chevalier saillirent de son hôtel embastonnés, poursuivant lesdits escolliers jusques à Sainte-Katherine ; et un des gens dudit chevalier tira une flèche dedans l'église, jusques au grand autel, où le prêtre chantoit messe ; donc pour ce fait l'Université fit telle poursuite à l'encontre dudit chevalier, que la maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France, et excommunié. Et s'en alla devers le pape, lequel l'absolut, et arma quatre gallées, et s'en alla par mer faisant guerre aux Sarrazins, et, là, gagna moult d'avoir. Puis retourna et fut faicte sa paix, et refit son hôtel à Paris tel comme il étoit paravant ; mais il ne fut pas parachevé, et fit faire son hôtel de Signelay (Seignelais) en Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avoit amenés d'outremer ; lequel châtel est à trois lieues d'Auxerre. » (*Chronique du roi Charles VII*, par maître ALAIN CHARTIER, homme très-honorable. – Page 5.)

Je cherchais la matière d'un drame ; il y en avait un dans ces vingt lignes : je le pris.

Il se présenta à mon esprit sous une forme classique : je l'adoptai.

Le théâtre est, avant tout, chose de fantaisie ; je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système. Un même sujet se présentera sous vingt aspects divers à vingt imaginations différentes. Tracez des règles uniformes, forcez ces imaginations de les suivre, et il y a cent à parier contre un que vous aurez dix-neuf mauvais ouvrages ; laissez chacun prendre son sujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie ; accordez liberté entière à tous, depuis les douze heures de Boileau jusqu'aux trente ans de Shakspeare,

depuis le vers libre de Jodelle jusqu'à l'alexandrin de Racine, depuis les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclercq : et alors chaque individu flairera ce qui convient le mieux à son organisation, amassera ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera dessus pour lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original ; sinon remarquable, du moins individuel.

Convaincu de cette vérité, j'ai donc pris les formes classiques, qui, pour cette fois, m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix pieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy.

Et je dis les trois unités, parce que, selon moi, l'action, que l'on croit double, est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes : Yaqoub, Bérengère, le comte, voilà le tissu ; Charles VII et Agnès, voilà la broderie. Le roi vient demander l'hospitalité au vassal ; le vassal la lui accorde, et c'est tout. L'arrivée inattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but ; et, malgré la présence de son hôte royal, les affaires de ménage du comte vont toujours leur train.

Puis cela était nécessaire à mon œuvre comme je la concevais. Si quelqu'un veut voir une perspective tout à fait comme son voisin la voit, il faut qu'il la regarde de la place de son voisin et non pas de la sienne ; ce qui fait, je crois, que le critique devrait toujours juger une œuvre selon la donnée de l'auteur, et non bâtir une nouvelle pièce à côté de l'autre, attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis il est probable encore que le public sera de l'avis du journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que le journal auquel il est abonné ne peut pas avoir tort.

Cela, dis-je, était nécessaire à mon drame, et voici comment je voulais faire une œuvre de style plutôt qu'un drame d'action : je désirais mettre en scène plutôt des types que des hommes ; ainsi Yaqoub était pour moi la représentation de l'esclavage

d'Orient ; Raymond, de la servitude d'Occident ; le comte, c'était la féodalité ; le roi, la monarchie. Une idée morale, qui sans doute est passée inaperçue, planait sur le tout.

La voici :

La nature a organisé chaque individu en harmonie avec le lieu où il doit naître, vivre et mourir. Des mers immenses, des montagnes qui percent les nues encadrent en quelque sorte chaque race dans la localité qui lui est propre, et lui défendent de se mêler aux autres races. Autour de l'homme naissent les animaux nécessaires à des voyages bornés, mais qui ne doivent pas le porter au delà des limites que le doigt de Dieu lui a tracées pour patrie ; tant que l'Européen s'abandonnera à son cheval, l'Arabe à son dromadaire, l'instinct de chacun de ces animaux le retiendra dans l'atmosphère qui lui convient, et ni l'animal ni son maître n'auront à souffrir. Déplacer une existence, c'est la fausser : les principes du bien, qui, dans des climats amis, sur une terre maternelle, sous le soleil natal, eussent mûri comme un fruit, tournent à mal sur un sol étranger. Quand tout est hostile à un individu, l'individu devient hostile à tout ; et, comme il ne peut anéantir cet air qui l'étouffe, ce soleil qui le brûle, cette terre qui le blesse, sa haine retombe sur les hommes, dont il peut toujours se venger.

Tel est Yaqoub. Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité, expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le saint-père lui a ordonné une injustice pour racheter un meurtre : la raison n'accepte pas le marché ; l'enfant ravi à sa patrie vivra mal ailleurs que là où il aurait dû vivre : là-bas, il eût été heureux au milieu d'hommes heureux ; ici, il sera malheureux par les autres, et les autres le seront par lui ; car son espoir, ses pensées, ses désirs seront ceux d'une autre race et d'un autre pays, inconnus au pays qu'il habite, incompris de la race qui l'entoure. S'ils veulent se répandre au dehors, le défaut de sympathie les repoussera au dedans. Quelque temps, son cœur les renfermera pêle-mêle et grondants ; puis,

viennent une occasion, que la victime et le bourreau se trouvent face à face, il y aura des crimes et du sang. Comme l'expiation était un sacrilège, Dieu veut qu'à son tour l'expiation soit expiée.

Je ne sais trop comment est mort le comte de Savoisy ; mais, en bonne justice, c'est ainsi qu'il aurait dû mourir.

Reste à répondre à une dernière critique. On m'a reproché d'avoir pris le dénouement d'*Andromaque*. J'ai déjà dit que j'avais voulu faire une œuvre classique ; pour ce, il me fallait imiter un écrivain classique ; Racine s'est trouvé là : autant valait, je crois, pour modèle choisir lui qu'un autre. Qu'on se rappelle *Henri III*, *Christine* et *Antony*, et peut-être conviendra-t-on qu'il y aurait mauvaise foi à m'accuser d'être à court de dénouements.

ALEX. DUMAS.

ACTE PREMIER

YAQOUB

Une salle gothique. Au fond, une porte ogive donnant sur une cour, entre deux croisées à vitraux coloriés. À droite du spectateur, une porte masquée par une tapisserie. À gauche, une grande cheminée ; une autre porte masquée aussi par une tapisserie et donnant dans la chambre d'honneur. De chaque côté des croisées et entre les portes, des panoplies naturelles. Près de la cheminée, un prie-Dieu.

Scène première

Plusieurs archers entourent le feu ; YAQOUB est couché du côté opposé, sur une peau de tigre ; à la porte du fond paraissent à la fois un pèlerin, et un archer, portant sur ses épaules un daim fraîchement tué.

LE PÈLERIN, du seuil de la porte

Que Dieu soit avec vous !

ANDRÉ, passant devant lui

Entrez, messire prêtre,

Charles de Savoisy, notre seigneur et maître,

Sur le seuil de sa porte, en vous voyant ainsi,

Vous dirait comme moi : « Mon père, entrez. »

LE PÈLERIN

Merci.

(Yaqoub tressaille au son de cette voix et se retourne.)

ANDRÉ

Il vous dirait encor, s'il était là : « Mon père,

Soyez-vous sur mon siège, et buvez dans mon verre. »

Soyez-vous donc alors, et buvez ; car, vrai-Dieu !

C'est nous qu'il a chargés de le dire en son lieu.

(Aux archers.)

N'est-ce pas ?

LES ARCHERS

Certes.

LE PÈLERIN

Ainsi ferai-je tout à l'heure ;

Mais, pour me rendre encor sa volonté meilleure,
Pourrais-je, auparavant, le sachant fils pieux,
Aller sur leurs tombeaux prier pour ses aïeux ?

ANDRÉ, décrochant une clef

Jehan, prends cette clef, et conduis ce saint homme.

(Le pèlerin et Jehan sortent.)

Maintenant, que celui d'entre vous qu'on renomme
Pour un tueur de daims, me dise si beaucoup,
Tirés à cent vingt pas, tombent ainsi d'un coup.

(Jetant le daim à terre.)

Regardez.

(Ils font cercle autour de l'animal.)

UN ARCHER

C'est un daim d'une royale race.

ANDRÉ

Depuis le point du jour que j'éventais sa trace,
Il m'a fallu passer ainsi qu'un sanglier,
Pour le suivre, à travers et taillis et hallier ;
Aussi je me suis mis les mains et le visage
Tout en sang.

(À Yaqoub.)

Tu ris, toi ?

UN ARCHER

Laisse là ce sauvage.

YAQOUB, se retournant

Hein !...

L'ARCHER

À l'art de la chasse est-ce qu'il entend rien !

La chasse est un plaisir de noble et de chrétien.

YAQOUB, comme se parlant à lui-même

J'étais encore enfant : un matin, sous sa tente,

Mon père, l'œil en feu, la gorge haletante,
Rentra, jetant son arc et ses traits, et me dit :
« Yaqoub, par Mahomet ! ce canton est maudit ;
Chaque nuit, mon troupeau d'un mouton diminué.
La lionne au bercail est encor revenue ;
Sur le sable j'ai vu ses pas appesantis.
Sans doute, dans quelque antre elle a quelques petits. »
Je ne répondis rien ; mais, quand sortit mon père,
Je pris l'arc et les traits, et, courbé vers la terre,
Je suivis la lionne. Elle avait traversé
Le Nil ; au même endroit qu'elle je le passai
Elle avait au désert cru me cacher sa fuite ;
J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite.
Elle avait, évitant le soleil au zénith,
Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de granit,
De l'antique désert antique sentinelle ;
Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle...
Comme elle, je repris ma course, et, jusqu'au soir,
Mon pas pressa son pas ; puis je cessai d'y voir.
Immobile, implorant un seul bruit saisissable
Qui vînt à moi, flottant sur cette mer de sable,
J'écoutai, retenant mon souffle... Par moments,
On entendait au loin de sourds mugissements ;
Vers eux, comme un serpent, je me glissai dans l'ombre.
Sur mon chemin, un antre ouvrait sa gueule sombre,
Et dans ses profondeurs j'aperçus sans effroi
Deux yeux étincelants qui se fixaient sur moi.
Je n'avais plus besoin ni de bruit ni de trace,
Car, la lionne et moi, nous étions face à face...
Ah ! ce fut un combat terrible et hasardeux,
Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux...
Mais les rugissements de l'un d'eux s'éteignirent...
Puis du sang de l'un d'eux les sables se teignirent.
Et, quand revint le jour, il éclaira d'abord

Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort.
Cet enfant aux chrétiens ne sert pas de modèle ;
La chasse du lion est plaisir d'infidèle.

ANDRÉ

Silence, Sarrasin !... Quand loin de leur pays
Les chrétiens vont chassant par tes champs de maïs,
C'est qu'ils sont tourmentés d'une sainte espérance...

(Montrant Yaqoub.)

Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France !

(Il détache les flèches passées autour de sa ceinture,
et pose son arc dans un coin.)

Ouf !... Maintenant, j'ai soif... À boire, compagnon !...
Que dit-on de l'Anglais ? que fait le Bourguignon ?
Avons-nous du nouveau depuis hier ?

(Il boit.)

Ah ! Bourgogne !

Bourgogne, qui nous fais la guerre sans vergogne,
Je puis bien me brouiller avec tes enfants ; mais,
Bourgogne, me brouiller avec ton vin, jamais !

UN ARCHER

Du nouveau ? Guy-Raymond arrive.

ANDRÉ

D'où ?

L'ARCHER

Je pense

Que c'est du camp français.

ANDRÉ

Que Dieu le récompense,

S'il vient nous annoncer que l'Anglais est battu,
Ou que le roi reprend quelque peu ce vertu !...
Vous a-t-il, en passant, donné quelque nouvelle ?

UN ARCHER

La comtesse l'a fait introduire auprès d'elle
Sitôt son arrivée ; il nous a seulement
Dit, en passant ici, de l'attendre un moment.

ANDRÉ

Sans doute que du maître il apporte un message ?

L'ARCHER

C'est probable.

ANDRÉ

Avec vous, je le guette au passage.

Depuis bientôt trois ans qu'il est parti d'ici,

Il doit avoir du neuf à conter.

Scène II

Les mêmes, GUY-RAYMOND, sortant de chez la comtesse.

RAYMOND, à André

Me voici.

Bonjour.

LES ARCHERS

Bonjour, Raymond.

RAYMOND, à André

Bonjour, ma rouge trogne.

Es-tu toujours chasseur ?

(André lui montre le daim.)

Es-tu toujours ivrogne ?

(André lui montre la bouteille vide.)

Bravo ! je ne connais que manants de bas lieu

Qui négligent les dons qu'à chaque homme a faits Dieu.

(S'approchant d'Yaqoub.)

Et toi, mon jeune tigre ?...

YAQOUB

Hein !...

RAYMOND

Le voilà qui gronde.

Sais-tu bien que sans moi, Sarrisinois immonde,

Dans ton désert maudit tu rugirais encor,

Et que tu n'aurais pas au cou ce collier d'or,

Où tout autre qu'un chien en regardant peut lire ;

« Yaqoub le Sarrasin appartient à messire

Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais. »
 Ce qui te donne un rang au milieu des valets ?...
 Je t'ai pris au soleil aussi nu qu'un reptile ;
 C'est à moi que tu dois pain, vêtements, asile,
 Esclave ; et, si tu l'as oublié, je reviens
 T'en faire souvenir.

YAQOUB

C'est bon, je m'en souviens.

ANDRÉ

Allons, viens çà, Raymond, et dis-nous quelque chose
 Des affaires du temps.

RAYMOND

Vous savez, je suppose,
 Que Charles-Six est mort, et que le jeune roi
 S'est vite fait sacrer à Poitiers.

ANDRÉ

Sur ma foi !

L'on ne sait rien au fond de cette forteresse ;
 Cependant tout cela, morbleu ! nous intéresse :
 Nous sommes Armagnacs et Français ; nous portons
 La croix blanche à l'habit.

RAYMOND

Il paraît, mes moutons,
 Que votre troupeau va sans savoir qui le mène ?...
 Ah ! messieurs du Berry, l'on se bat dans le Maine,
 Et vous n'en savez rien ! Eh bien, les curieux
 Pourront bientôt, je crois, sans sortir de ces lieux,
 S'ils ouvrent les deux yeux, prêter les deux oreilles,
 Du haut de ces créneaux, entendre et voir merveilles ?

UN ARCHER

Eh bien, que verront-ils ? qu'est-ce qu'ils entendront ?

RAYMOND

Ils verront, comme un mur de fer, venir de front
 Trente mille soldats... Satan serre leur gorge !...

Criant, les uns : « Bourgogne ! » et les autres : « Saint
[George ! »

ANDRÉ

Comment ! si près de nous Anglais et Bourguignons !
Trente mille, dis-tu ?

RAYMOND

Rien que ça, compagnons ;
Et, pour leur apporter secours dans la mêlée,
La Bretagne, dit-on, vient en grande assemblée.

UN ARCHER

Ainsi des trois côtés !... Mais Paris ?

RAYMOND

Est rendu.

ANDRÉ

Et le comte Bernard, qui le tenait ?...

RAYMOND

Pendu.

Henri-Six d'Angleterre est nommé roi de France,
Bedford régent.

LES ARCHERS

Enfer !...

RAYMOND

Heureusement, Clarence,
Suffolk et milord Gray, tués devant Angers,
Prouvent à nos soldats que les cœurs étrangers,
Si bien cachés qu'ils soient sous leur armure anglaise,
N'y sont point à l'abri d'une lance française.
Aussi Bedford vient-il de signer un traité
Avec Philippe et Jean : s'il est exécuté,
Si le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne
Se joignent à l'Anglais pour tenir la campagne,
Vrai-Dieu ! nous n'avons plus qu'à demander merci...
À moins que Charles-Sept... – puisse-t-il être ici,
Pour entendre le vœu que je forme dans l'âme ! –
De sa royale main déployant l'oriflamme,

En tête des barons à sa voix réunis,
 Ne charge en criant haut : « Montjoie et Saint-Denis ! »
 Car malheur à qui, sourd à ce cri de vaillance,
 L'entendrait sans lever ou l'épée ou la lance !

ANDRÉ

Pour moi, je sais quelqu'un qui bien tranquillement
 D'être Anglais ou Français attendra le moment.

RAYMOND

Qui ?

ANDRÉ, montrant yaqoub

Lui.

RAYMOND, s'adressant à Yaqoub
 C'est vrai ?

YAQOUB

C'est vrai. Que m'importe, en mon
 [bouge,

Armagnac à croix blanche ou Bourgogne à croix rouge ?
 Que m'importe quel est le faible ou le puissant ?
 Ni Charles ni Henri n'ont de droit sur mon sang.
 Il faudra bien qu'un jour la France ou l'Angleterre
 Pour Yaqoub, fils d'Asshan, garde six pieds de terre ;
 Et, quels que soient, vivants, leurs désirs absolus,
 Morts, Charles ni Henri n'en obtiendront pas plus.

RAYMOND

À moins que cependant le bourreau ne te mène
 Prendre possession de ton dernier domaine,
 Et, comme le tombeau que révère Ismaël,
 Ne loge ton squelette à mi-chemin du ciel.
 C'est ce que, quelque jour, Dieu permettra peut-être.

ANDRÉ

Et quand as-tu quitté le comte notre maître ?

RAYMOND

Voilà bientôt un mois que du camp de Beaugé
 Nous partîmes tous deux : lui s'était dirigé
 Vers la Bretagne ; moi, j'ai fait route opposée.

D'une commission qui n'était pas aisée
 J'avais à m'acquitter : pour atteindre Avignon,
 Il fallait, à travers Anglais et Bourguignon,
 Par la ruse ou le fer, se frayer un passage,
 Et remettre au saint-père un important message.
 Je l'ai fait ; me voilà ! De son côté, ma foi !
 Que le comte à son tour s'en tire comme moi,
 Et ce ne sera pas malheureux... Du saint-père
 J'ai rapporté la lettre en bon état, j'espère !
 Regardez : De Benoît voilà le sceau bien net,
 Avec les clefs, la croix, la crosse et le bonnet...
 Signez-vous !

(Tous se signent. Du regard, il ordonne à Yaqoub
 d'en faire autant. Yaqoub croise ses mains
 sur sa poitrine et incline la tête.)

Toi...

YAQOUB

Qu'il soit ainsi que vous faites !

Jésus et Mahomet sont deux puissants prophètes.

RAYMOND, à Yaqoub en tirant son poignard

Regarde ce poignard : s'il arrive jamais

De mêler ces deux noms, Yaqoub, je te promets

Qu'à la première phrase arrêtant ta harangue

Ce fer à ton palais ira clouer ta langue.

TOUS, s'approchant de Yaqoub

Mort au blasphémateur !

YAQOUB, se levant et mettant la main à son cimenterre

N'approchez pas, maudits !

Arrière, par Allah !... Arrière ! je vous dis...

Scène III

Les mêmes, BÉRENGÈRE, soulevant la tapisserie.

Tous s'arrêtent à l'aspect de la comtesse. Yaqoub croise ses bras sur sa poitrine, et reste dans l'attitude du plus profond respect.

BÉRENGÈRE

Allons, enfants, du bruit encore ! une querelle !
Qui menacez-vous donc ainsi ?

ANDRÉ

C'est l'infidèle,

Qui blasphème.

BÉRENGÈRE

Eh ! sait-il ce qu'il dit, insensés ?

Lorsque Dieu le repousse, est-ce donc point assez ?...
Raymond, que faisiez-vous de ce poignard ?

RAYMOND

Madame,

Rien...

(le jetant aux pieds de Yaqoub.)

Je chargeais Yaqoub d'en aiguiser la lame.

Entends-tu, Sarrasin ?

BÉRENGÈRE

C'est bien. Retirez-vous,

Et revenez ce soir pour prier avec nous.

(Ils sortent.)

Scène IV

BÉRENGÈRE, YAQOUB.

BÉRENGÈRE

Yaqoub, nous voilà seuls : dites, qu'était-ce encore ?

YAQOUB

Rien...

BÉRENGÈRE

Que vous ont-ils fait ?

YAQOUB

Rien.

BÉRENGÈRE

Vous voyez : j'ignore

Ce qui vient d'arriver, et cependant voici

Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB

Merci.

BÉRENGÈRE

Eh bien, n'avez-vous point autre chose à me dire ?

YAQOUB

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire,
Et qu'il maudit.

BÉRENGÈRE

Yaqoub !...

YAQOUB

Je ne sais pas pourquoi ;

Mais je sais seulement que je suis maudit, moi ;
Que ma haine devient chaque jour plus profonde...
Et que ma mère est morte en me mettant au monde.

BÉRENGÈRE

Malheureux !

YAQOUB

Malheureux ?... Malheureux, en effet ;

Car, pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait ?...
Est-ce ma faute, à moi, si votre époux et maître,
Poursuivant un vassal, malgré les cris du prêtre,
Entra dans une église, et, là, d'un coup mortel
Le frappa ? Si le sang jaillit jusqu'à l'autel,
Est-ce ma faute ? Si sa colère imbécile
Oublia que l'église était un lieu d'asile,
Est-ce ma faute ? Et si, par l'Université,
À venger ce forfait le saint-père excité
Dit que, pour désarmer la céleste colère,
Il fallait que le comte armât une galère,
Et, portant sur nos bords la désolation,
Nous fit esclaves, nous, en expiation,
Est-ce ma faute encor ? et puis-je pas me plaindre
Qu'au fond de mon désert son crime aille m'atteindre ?
Oh ! si des bords du Nil quelque chef de tribu,

Pour un crime pareil et dans un pareil but,
 Au sein de ta famille où tout était prospère,
 Femme, venait te prendre ou ton fils ou ton père ;
 S'il le traitait là-bas comme on me traite ici ;
 S'il lui mettait au cou le collier que voici,
 Tu comprendrais alors que la haine dans l'âme
 Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame !

BÉRENGÈRE

Oh ! oui, vous êtes bien malheureux !

YAQOUB, avec mélancolie

Quel enfant

Plus que moi fut heureux, plus que moi triomphant ?...
 Quand ma tête en mes mains s'appesantit brûlante,
 Et que dans le passé ma mémoire plus lente
 Retrouve son chemin de jalons en jalons,
 Comme un homme forcé d'aller à reculons,
 Oubliant le présent et l'avenir, je songe
 À mon matin si beau, qu'il me semble un mensonge ;
 Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison ;
 Je sens un soleil chaud à l'immense horizon ;
 Je vois se dérouler sur l'ardente savane,
 Comme un serpent marbré, la longue caravane...
 D'avance, du repas les endroits sont choisis ;
 Je sais où le désert cache ses oasis...
 Allons, courage ! allons, mes chameliers arabes :
 Redites-moi vos chants aux magiques syllabes ;
 Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient,
 Chamelier comme vous combattant et priant,
 Comme vous se rendant de la Mecque à Médine...
 Ou, ne sauriez-vous pas la chanson grenadine
 Que devant notre tente au bord du Nil, le soir,
 Chante, en tournant en rond, cette almée à l'œil noir,
 Jusqu'à l'heureux moment où, doublant notre extase,
 Se colle à son beau corps sa tunique de gaze,

Et qu'à son front humide étalant un trésor,
 Mon père de sequins lui fait un masque d'or ?...
 Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire.
 Il a dans son carquois quatre flèches de guerre ;
 Et, lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts
 Il les lance en signal à ses quatre tribus,
 Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles
 Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes...

(Retombant abattu.)

Oh ! grâce, Mahomet !... C'est un rêve accablant,
 Rêve du paradis, mais au réveil sanglant ;
 Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes,
 Un poignard dans le sein, captif d'un homme d'armes,
 Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard...
 Cet homme, c'est Raymond ; ce fer...

(Ramassant le poignard que Raymond lui a jeté.)

C'est ce poignard !

J'ai, quand je l'ai revu, senti comme un orage
 Gronder autour de moi mes dix ans d'esclavage...
 Ton poignard, ton poignard !... oui, je l'aiguiserai
 Ainsi que tu le veux... Puis je te le rendrai !

BÉRENGÈRE

Cependant on m'a dit que, grâce aux soins du comte,
 Yaqoub, votre blessure à se fermer fut prompte ?

YAQOUB

Oui, pour moi, je le sais, le comte fut humain :
 Vers l'esclave mourant, il étendit la main ;
 Il versa sur ma lèvre, à cette heure suprême,
 Tout le reste de l'eau qu'il gardait pour lui-même...
 De l'eau, dans le désert si rare en ce moment,
 Que chaque goutte avait le prix d'un diamant !...
 Voilà ce qui pour lui fait pencher la balance ;
 Voilà ce que mon cœur pèse dans le silence,
 Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter l'enfer

De rendre pleurs pour pleurs, coup pour coup, fer pour fer.

BÉRENGÈRE

Mais, depuis qu'il vous a pris à votre rivage,
Pouvez-vous désigner sous le nom d'esclavage
Votre état ? Le matin, dès que le jour a lui,
N'êtes-vous donc pas libre ?

YAQOUB

Oui ; mais, excepté lui,

Chacun en me parlant a l'injure à la bouche :
Je me heurte et déchire à tout ce que je touche.
Si pour moi de l'esclave il adoucit la loi,
Son pays, comme lui, s'adoucit-il pour moi ?...
Entre ces murs épais je suis mal à mon aise ;
Cet air, qui vous suffit, à ma poitrine pèse ;
Mon œil s'use à percer votre horizon étroit ;
Votre soleil est pâle et votre jour est froid...
Oh ! le simoun plutôt ! oui, dût sa mer de flamme
M'ensevelir vivant sous son ardente lame !

BÉRENGÈRE

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux
À de tristes regards succéder dans vos yeux,
Lorsque je vous parlais.

YAQOUB

Oui : c'est l'effet étrange

Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un ange...
Oh ! quand vous me parlez, quand votre accent vainqueur
Va chercher chaque fibre endormie en mon cœur,
Il semble que mon âme, à ce monde ravie,
Attend de votre souffle une nouvelle vie ;
Que le bonheur serait de vivre à vos genoux,
Ange...

BÉRENGÈRE

Et si l'ange était plus malheureux que vous,
Yaqoub ; et si mon âme et ma tête oppressées

Nourrissaient plus que vous de sinistres pensées...
 Vous plaiguez votre sort : que diriez-vous du mien ?

YAQOUB

Que je suis bien maudit ! car je ne pourrais rien
 Pour vous consoler, vous qui consolez les autres,
 Si ce n'est d'oublier mes malheurs pour les vôtres...
 Écoutez, cependant : si c'était par hasard
 Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;
 Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
 Que son trépas pût seul finir votre souffrance,
 De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
 Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt :
 Dès lors je deviendrais une ombre pour son ombre ;
 Et, soit que le soleil fût ardent, la nuit sombre,
 Quel que fût le chemin qu'il prît pour m'échapper,
 Je trouverais l'endroit et l'heure où le frapper,
 Et nulle fuite au fer ne soustrairait sa tête,
 Montât-il Al-Borak, le cheval du Prophète !...

BÉRENGÈRE

Yaqoub, que dites-vous ?

YAQOUB

J'oubliais... ah ! pardon !...

Qu'un autre défenseur était là.

BÉRENGÈRE

Lequel donc ?

YAQOUB

Le comte.

BÉRENGÈRE

Ici ?

YAQOUB

Le comte.

BÉRENGÈRE, effrayée

Et nul ne vient me dire :

« Votre époux est ici, Bérengère ! »

YAQOUB

Il désire,
 Pour des soins qui me sont comme à vous inconnus,
 Nous cacher son retour. Ceint du cordon, pieds nus,
 Aux portes qu'il pouvait se faire ouvrir en maître,
 Il est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

BÉRENGÈRE

En êtes-vous bien sûr ? Qui vous l'a signalé ?

YAQOUB

Seul, je l'ai reconnu.

BÉRENGÈRE

Comment ?

YAQOUB

Il a parlé.

Pour l'Arabe égaré sur la grève lointaine,
 Il n'est point au désert de rumeur incertaine ;
 Et tous ses sens tendus écoutent à la fois
 La nature qui parle avec toutes ses voix ;
 Il comprend, de si loin que chaque souffle arrive,
 Si c'est le bruit de l'eau qui coule sur la rive,
 Le murmure du vent aux feuilles du nopal,
 La parole de l'homme, ou le cri du chacal ;
 Et chacun de ces sons, si léger qu'il l'effleure,
 Se grave en sa mémoire où toujours il demeure.
 Comment aurais-je donc méconnu cette voix
 Dont les accents m'ont fait tressaillir tant de fois ?

BÉRENGÈRE

C'est cela ! je comprends... Sans doute que le comte
 A donné rendez-vous à Raymond... quelle honte !...
 Et revient déguisé... C'est pour en recevoir
 La lettre du saint-père avant que de me voir...
 J'y suis !... Tout maintenant s'éclaircit à ma vue ;
 Car cette honte, hélas ! n'était que trop prévue...
 Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi,

Que le plus malheureux de nous deux, c'était moi.

YAQOUB

Je ne vous comprends pas... Achevez donc...

BÉRENGÈRE

Silence !

Voici que, pour prier, le chapelain s'avance...

Oh ! quel que soit le Dieu dont vous suivez la loi,

Yaqoub, auprès de lui, priez, priez pour moi !

Scène V

Les mêmes, le chapelain, RAYMOND, ANDRÉ,
tous les archers, les valets ou écuyers.

LE CHAPELAIN, après avoir déposé une Bible sur le prie-Dieu
Êtes-vous tous ici, enfants ?

BÉRENGÈRE

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN

Avez-vous, ce matin, pour le règne prospère
Du dauphin Charles-Sept, notre seigneur et roi,
Du fond de votre cœur prié Dieu comme moi ?

(Tous s'inclinent.)

BÉRENGÈRE

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN

Avez-vous prié Dieu pour les âmes

Que le feu de l'enfer consume de ses flammes,
Et pour qu'il soit surtout miséricordieux
À celles dont les corps reposent en ces lieux ?

BÉRENGÈRE

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN

Avez-vous prié Dieu de permettre

Qu'un fils naquît enfin au comte notre maître,
De peur que, si la mort le frappait aujourd'hui,
Son antique maison ne mourût avec lui ?

BÉRENGÈRE

Oui, mon père.

LE CHAPELAIN

C'est bien. De celui qui console,

Écoutez maintenant la divine parole.

GENÈSE CHAPITRE SIXIÈME

« 1. Donc, Sara, épouse d'Abraham, ne pouvait, malgré la promesse de Dieu, obtenir un fils ; mais, ayant une suivante égyptienne, du nom d'Agar,

» 2. Elle dit à son mari : "Voici que le Seigneur a fermé mon sein... »

BÉRENGÈRE

Mon père, désarmez le Seigneur irrité,
Qui m'a maudite aussi dans ma stérilité.

LE CHAPELAIN, continuant

« Approche-toi de ma suivante : peut-être te donnera-t-elle des fils. » Et, comme Abraham y consentit,

» 3. Elle prit Agar, sa suivante égyptienne, dix ans après qu'ils avaient commencé d'habiter ensemble la terre de Chanaan, et elle la donna pour épouse à son mari. »

BÉRENGÈRE, à genoux

Mon père, exige-t-on de moi ce sacrifice ?

LE CHAPELAIN, continuant

« 4. Et Agar eut un fils d'Abraham, qu'on nomma du nom d'Ismaël. »

À genoux ! mes enfants, pour que je vous bénisse
Maintenant.

RAYMOND, allant à Yaqoub,
qui aiguisé la pointe de son poignard
Attendez, mon père : l'un de nous

Fait semblant de ne pas vous entendre...

(À Yaqoub.)

À genoux !

M'entends-tu, Sarrasin ? C'est à toi que je parle :

À genoux !

YAQOUB, le regardant

On m'a dit, archer, que le roi Charles
 À de nobles barons qui devant lui passaient,
 Donnait parfois un ordre, et qu'ils obéissaient ;
 Que ces nobles barons avaient le droit eux-mêmes
 D'exprimer à leur tour leurs volontés suprêmes
 À l'écuyer qui fait le vœu de les servir,
 Et que cet écuyer s'empressait d'obéir ;
 Puis, transmettant aussi les ordres qu'on lui donne,
 L'écuyer à l'archer dit : « Fais ce que j'ordonne » ;
 Mais qui jamais a dit que l'archer, qui n'est rien,
 Osât donner un ordre à d'autres que son chien ?

RAYMOND

Que l'exemple cité serve donc de modèle :
 Obéis à l'archer, Sarrasin infidèle,
 Car qui dit Sarrasin dit chien.

YAQOUB

De par l'enfer !

(Il le frappe du poignard qu'il aiguisait.)

Celui-là mord du moins avec des dents de fer !...

RAYMOND, tombant

Ah ! malédiction !...

TOUS LES ARCHERS, s'approchant

Raymond ! Raymond !

YAQOUB, décrivant un cercle avec son cimenterre

Arrière !...

Savez-vous que sa mort m'appartient tout entière,
 Et que celui de vous qui m'en déroberait
 Une goutte de sang, de son sang la paierait ?
 Que nul n'avance donc, ou, de par le Prophète !
 Comme un hochet d'enfant je fais voler sa tête !...

(Mettant un genou en terre pour
 se rapprocher de Raymond, qui se débat.)

Ah ! Raymond, à mon tour voilà que je te tiens
 Pantelant à mes pieds comme je fus aux tiens !

Seulement, nul ne vient, sur ta dernière couche,
 De quelques gouttes d'eau désaltérer ta bouche ;
 Mais, si la soif te semble un besoin trop pressant,
 Mets ta bouche à ta plaie, archer, et bois ton sang...
 Fixe donc sur le mien ton regard qui m'évite...
 L'agonie est trop prompte !... Archer, tu meurs trop vite !

RAYMOND, tendant la lettre de Benoît

Ah !... pour le comte...

(Il meurt.)

YAQOUB, repoussant le cadavre du pied

Esclave et serf jusqu'à la fin !...

Maintenant, prenez-le ; le lion n'a plus faim.

Scène VI

Les mêmes, le comte DE SAVOISY, paraissant sur la porte ;
 suite, gardes.

LE COMTE

Or çà, quel est ce bruit ? qu'est-ce à dire, mes maîtres ?
 Par les trois chevrons d'or, armes de mes ancêtres,
 Avez-vous oublié, vous qui hurlez ainsi,
 Que nul ne parle haut quand le maître est ici ?...
 (Il jette son habit de pèlerin et paraît armé de toutes pièces.)
 Qu'est-ce que cette lettre ?

(Il ramasse la lettre du pape.)

Et que fait là cet homme ?

Raymond, mon archer, mort ? Aussi vrai qu'on me nomme
 Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais,
 Ses assassins mourront de ma main... Nommez-les !...
 Fermez la porte, archers, pour que nul ne s'échappe

YAQOUB, allant au comte

C'est moi qui l'ai tué, maître... Me voici : frappe.

LE COMTE, tirant à moitié son épée

Redis ce que tu viens de dire, et tu mourras !

YAQOUB

Dix ans se sont passés depuis que dans tes bras

Il m'apporta blessé...

(Découvrant sa poitrine.)

Du coup voilà la trace.

(Il découvre la poitrine de Raymond,
et montre les deux blessures.)

Maître ! ai-je bien frappé juste à la même place ?...
Vois... Mais plus que le sien mon bras était savant,
Et le fer dans son cœur est entré plus avant.

LE COMTE

C'est autre chose alors : comme mon indulgence
Ne confond point un meurtre avec une vengeance,
Ce fer sans se souiller va rentrer au fourreau,
Et je ne prendrai pas la dîme du bourreau.
Nous n'avions cependant pas cru que notre affaire,
En arrivant ici, serait justice à faire...
C'est bien : nous sommes comte et seigneur de haut lieu,
Et nous nous la ferons nous-même, de par Dieu !...
Emportez ce cadavre, enfants ; et qu'il obtienne
En terre consacrée une tombe chrétienne...
Adieu, mon serviteur, ou plutôt mon ami,
Du sommeil de la mort avant l'heure endormi...
Nous étions nés tous deux dans une même année,
Et j'espérais que Dieu, dans la même journée,
En face de l'Anglais, au plus fort du combat,
Nous frapperait tous deux de la mort du soldat...
Il nous aurait bien dû cette dernière fête...
Il en juge autrement : sa volonté soit faite !

(Il s'essuie les yeux.)

Page, prends un cheval à grand'hâte, et rends-toi
À Bourge, où tient sa cour notre seigneur le roi,
Dis que j'irai demain lui porter mon hommage,
Et que je lui rendrai compte de mon message.

(À deux archers.)

Vous, gardez l'assassin.

(Au chapelain, sans faire attention à Bérengère,
qui lui tend les bras.)

Vous, mon père, venez.

(Il sort.)

BÉRENGÈRE

Pas un mot !...

(À Yaqoub.)

Tous les deux nous sommes condamnés !

ACTE DEUXIÈME

CHARLES DE SAVOISY

Même décoration.

Scène première

BÉRENGÈRE, un page, entrant.

BÉRENGÈRE

Eh bien, le chapelain sait-il que je réclame
Sa présence à l'instant ?

LE PAGE

Il va venir, madame.

BÉRENGÈRE

Était-il près du comte ?

LE PAGE

Il le quittait.

BÉRENGÈRE

C'est bien.

Laissez-moi maintenant : je n'ai besoin de rien.

(Le page sort.)

Besoin de rien, mon Dieu, que de miséricorde !...
Pourquoi donc tous ces biens que ta puissance accorde
À l'un, tandis que l'autre, à tes pieds abattu,
Implore vainement ta clémence ?... Sais-tu,
Mon Dieu, sais-tu qu'il est des heures d'agonie
Où l'âme qui longtemps crut en toi te renie ;
Où, lorsque le malheur nous poursuit pas à pas,
Que l'on appelle Dieu, que Dieu ne répond pas,
Que notre faible voix, comme un souffle qui passe,
Se perd sans éveiller un écho dans l'espace,
L'âme, où de l'espérance aucun rayon n'a lui,
Est tout près d'invoquer Satan, qui répond, lui ?

Scène II
Le chapelain, BÉRENGÈRE.

LE CHAPELAIN, sur la porte

Ma fille !...

BÉRENGÈRE

Le voici. Son front est plus austère
Que de coutume encor. Que lui dire ?... Mon père,
Rassurez votre enfant : c'est la première fois
Que de chez lui le comte, absent depuis trois mois,
Rentre sans qu'un seul mot d'amour qui le rassure
Ne vienne de mon cœur adoucir la blessure.
Vous dont il a souvent imploré le secours,
Vous savez que ce cœur saigne et gémit toujours,
Tant dans sa prévoyance une crainte le brise !
Tant il tremble qu'enfin le comte ne méprise
L'épouse qui ne l'a payé, jusqu'à ce jour,
Que d'un hymen sans fruit et d'un stérile amour.

LE CHAPELAIN, s'approchant d'elle

Celui qui prend pour but les choses de la terre,
Et qui croit affermir sa marche solitaire
Sur le bâton qu'il casse aux arbres du chemin,
Risque qu'il ne se brise et ne blesse sa main.
C'est plus loin et plus haut que le maître suprême
Dit à l'homme d'aller ; et ce monde lui-même,
Où trébuche un instant le voyageur mortel,
N'est qu'une arche du pont qui nous conduit au ciel.

BÉRENGÈRE

Mon père, je ne suis qu'une bien faible femme !
Parlez-moi de manière à rassurer mon âme,
Et non point de manière à l'effrayer.

LE CHAPELAIN

Et si

Je ne peux, mon enfant, que vous parler ainsi...
Comme moi dites donc : Heureuses les familles

Où la main du Seigneur choisit ces chastes filles
 Qui, loin d'un monde vain, avec un cœur fervent,
 Usent de leurs genoux le seuil de leur couvent !

BÉRENGÈRE

Mais ce sont seulement des vierges et des veuves
 Que le Seigneur soumet à ces saintes épreuves :
 Moi, je suis mariée au comte...

LE CHAPELAIN

Dans ce lieu,
 Ma fille, vous n'avez plus d'autre époux que Dieu.

BÉRENGÈRE

Mon père, Dieu lui-même en face de l'Église
 A formé nos liens...

LE CHAPELAIN, lui montrant la lettre apportée par Raymond

Et voilà qu'il les brise.

BÉRENGÈRE, lisant

Un acte de divorce !... Oh ! je m'en doutais bien,
 Que le comte en viendrait à ce dernier moyen !...
 Mais, parce qu'il écrit d'Avignon ou de Rome,
 Un homme... car enfin le saint-père est un homme...
 A-t-il droit de briser des nœuds ?...

LE CHAPELAIN

Vous oubliez

Qu'à cet homme Dieu dit : « Liez et déliez ! »
 Ma fille, du Seigneur la main vous humilie :
 Sous son souffle soyez comme un roseau qui plie,
 Et non comme le chêne élancé dans les cieux,
 Qui résiste, se brise, et n'atteste que mieux,
 Par des éclats au loin dispersés sur la terre,
 Que de Dieu sur sa tête a passé la colère.

BÉRENGÈRE

Et, si je me résigne à mon nouveau destin,
 Quand devrai-je quitter ces lieux ?

LE CHAPELAIN

Demain matin.

BÉRENGÈRE

Dans un dernier adieu, pourrai-je voir mon maître ?

LE CHAPELAIN

Ma fille, cet adieu rattacherait peut-être
 Votre âme trop mondaine aux choses d'ici-bas.
 Et le comte...

BÉRENGÈRE

C'est bien... Le comte ne veut pas ?

LE CHAPELAIN

Ma fille, je ne suis que son humble interprète.

BÉRENGÈRE

Qu'exige-t-il encor ?

LE CHAPELAIN

Ma fille, la retraite

Est nécessaire au cœur qui veut se préparer.

BÉRENGÈRE

Dans mon appartement je vais me retirer,
 Mon père... Est-ce cela ? Je commence à comprendre
 D'un seul mot, n'est-ce pas ?

LE CHAPELAIN

Le comte ici doit rendre

Son jugement...

BÉRENGÈRE

Lequel ?

LE CHAPELAIN

Contre le mécréant.

BÉRENGÈRE

Ah ! oui, l'autre victime... Yaqoub. En nous créant
 Tous deux, l'un près du Nil, l'autre près de la Loire,
 Mon père, croyez-vous... moi, je ne puis le croire...
 Que Dieu lisait d'avance en l'avenir lointain
 Que nous serions compris dans un même destin ;
 Que le même homme, un jour devenant notre maître,
 Briserait le bonheur qu'en nous Dieu voulait mettre,
 Et, sans que nous pussions nous soustraire à ce sort,

Nous garderait, à moi la honte, à lui la mort ?

LE CHAPELAIN

Je le crois.

BÉRENGÈRE

Et, si Dieu, dans sa bonté céleste,
Avait voulu changer cet avenir funeste
En un destin heureux, avait-il ce pouvoir ?

LE CHAPELAIN

Le Seigneur le pouvait, et n'avait qu'à vouloir.

BÉRENGÈRE

Bienheureux l'infidèle alors ! et je l'envie :
Lui qui n'est pas chrétien peut maudire la vie.

LE CHAPELAIN

Ma fille !...

BÉRENGÈRE

Écoutez-moi, mon père, à votre tour,
Et vous me répondrez. Vous souvient-il du jour
Où ma mère, m'offrant, de pleurs d'amour baignée,
À son époux, lui dit : « Une fille t'est née » ?

LE CHAPELAIN

Oui, sans doute, et ce jour fut un jour triomphant.

BÉRENGÈRE

Vous souvient-il encor, mon père, que l'enfant
Grandit sous vos regards et devint une femme ?
Comme en un livre ouvert, vous lisiez dans son âme :
Vous avez pu des yeux y suivre à tous moments
Son espoir, ses désirs, ses vœux, ses sentiments...
Eh bien, la jeune fille en son âme légère
Eût-elle un seul penser qui ne fût pour sa mère ?
Dites-le.

LE CHAPELAIN

Pas un seul.

BÉRENGÈRE

Et, depuis que ma main
Fut engagée au comte, et qu'après cet hymen,

Vous vîntes près de nous comme en votre famille,
 Pour que le père encor pût veiller sur sa fille ;
 Soit que dans ce château le comte fût présent,
 Soit que vous priassiez pour mon époux absent,
 Que mon œil fût en pleurs ou ma bouche riieuse,
 Que mon âme fût triste ou qu'elle fût joyeuse,
 Dites si dans cette âme... et vous le savez, vous...
 Il fut un seul penser qui ne fût pour l'époux ;
 Dites-le hautement.

LE CHAPELAIN

Pas un seul, je l'atteste.

BÉRENGÈRE

Et s'il n'eût été pris de ce désir funeste
 De rompre nos liens, et qu'un constant amour
 Au mien eût répondu jusqu'à mon dernier jour,
 Croyez-vous que de Dieu l'exigence jalouse
 Eût osé demander à la fille, à l'épouse,
 Plus qu'elle n'avait fait ; et que tranquillement
 J'aurais pu lui répondre au jour du jugement ?

LE CHAPELAIN

C'est ma conviction et profonde et sincère...
 Pourquoi le demander ?

BÉRENGÈRE

Il m'était nécessaire

D'avoir ainsi que vous cette conviction,
 Afin que, si la force, en mon affliction,
 M'abandonne, et que dans quelque faute je tombe,
 Cette faute du moins soit légère à ma tombe.

LE CHAPELAIN

Que dites-vous ?...

BÉRENGÈRE

Je dis que je ne puis savoir

Quel penser vient au cœur quand il perd tout espoir...
 Que le démon sur nous veille avec vigilance,

Et que, pour un moment d'oubli, dans la balance,
 Pour contre-poids j'aurais, de votre propre aveu,
 Vingt-cinq ans de vertus à mettre aux pieds de Dieu !...

(Elle sort.)

Scène III

Le chapelain, puis le comte DE SAVOISY.

LE CHAPELAIN, suivant des yeux la comtesse
 Va, pauvre créature, et que Dieu te pardonne !
 Car tu dis vrai : tu fus toujours pieuse et bonne ;
 Et jamais cœur d'enfant peint en des yeux d'azur
 Ne brilla d'un rayon plus céleste et plus pur.

LE COMTE, entrant

Messire...

LE CHAPELAIN

C'est le comte !

LE COMTE

Eh bien, l'avez-vous vue ?

Que vous a-t-elle dit pendant cette entrevue ?
 La pauvre Bérengère a-t-elle bien pleuré ?

LE CHAPELAIN

Mieux que je ne croyais son cœur est préparé.
 Sans doute que d'avance elle s'est résignée ;
 Car, depuis quelque temps que par vous dédaignée...

LE COMTE

Dédaignée ?... Oh ! non pas ! Messire, parlez mieux.
 Si d'un fils qui portât le nom de mes aïeux
 Son amour plus fécond m'eût donné l'espérance ;
 Si, même en son malheur, ce pauvre État de France
 N'était si chancelant, qu'il faille autour de lui
 Tous les hommes de nom pour lui servir d'appui ;
 Si bien que, quand l'un d'eux sent son bras qui se lasse,
 Si son fils n'est pas là pour reprendre sa place,
 Celui qui se retire, avec anxiété,

Voit le trône soudain pencher de son côté ;
 Si ce n'était cela, j'aurais pu, sans me plaindre,
 Voir mon nom s'effacer et ma race s'éteindre,
 Plutôt que d'un seul mot l'affliger... Mais enfin,
 Quand la France est si bas, qu'elle touche à sa fin ;
 Quand, tombant sous les coups d'une triple anarchie,
 Se roule dans son sang la vieille monarchie,
 Il faut bien, quand ses cris nous les demanderont,
 Lui donner des enfants... car les hommes s'en vont ;
 Et, comme si la mort trouvait dans son domaine
 Le fer trop lent encor pour sa moisson humaine,
 Voilà Salisbury qui vient, dans nos débats,
 Jeter l'artillerie au milieu des combats !
 Où sera maintenant la force et la vaillance ?
 Qui portera l'épée ou lèvera la lance,
 Si de loin les boulets couchent les bataillons,
 Comme des épis mûrs, sur le bord des sillons ?
 C'est que nous sommes nés en des temps peu prospères !
 Nos pères valaient moins que ne valaient leurs pères ;
 Mais ils étaient encore loyaux et belliqueux...
 Voici que nous venons et nous valons moins qu'eux :
 Le tocsin haletant fait le tour de nos villes ;
 Ce n'est qu'assassinats et que guerres civiles ;
 Et, lorsque, remettant son épée au fourreau,
 Le soldat a fini, c'est le tour du bourreau...
 Allons, l'heure est sonnée : ouvrez à tous la porte.

LE CHAPELAIN

À tous, monseigneur ?...

LE COMTE

Oui.

LE CHAPELAIN

Mais...

LE COMTE

Messire, il importe

Que jusqu'au près de nous, pendant le jugement,
 Tout homme, quel qu'il soit, puisse entrer librement ;
 Car il faut que chacun, dans le droit qu'il s'adjuge,
 À son tour, comme Dieu, puisse juger le juge.

Scène IV

Les mêmes, YAQOUB, entre deux archers ;
 toute la maison du comte.

UN PAGE, entrant

Monseigneur...

LE COMTE

Du silence !...

(Reconnaissant le page qu'il a envoyé à Bourges.)

Ah ! c'est vous, Godefroy !

Plus tard, vous nous direz...

LE PAGE

Monseigneur, c'est le roi,
 Le roi notre seigneur, le roi Charles septième,
 Qui me suit en grand'hâte et vient vous voir lui-même.

LE COMTE

Notre sire chez moi !... Que l'on s'empresse !... Non ;
 Que chacun reste en place : il est quelquefois bon,
 Afin que justement à son tour il punisse,
 Qu'un roi sache comment on fait bonne justice.

(Au page.)

Que le roi Charles-Sept ici soit introduit
 Comme un autre serait, sans honneur et sans bruit.

(Le page sort.)

Dieu me confie, avec mon sacré ministère,
 Un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre ;
 Et, quand je rends justice, alors s'il vient chez moi,
 Le roi n'est que mon hôte, et, moi, je suis le roi.

Scène V

Les mêmes, le roi, AGNÈS, suite du roi.

LE COMTE

Écoutez maintenant, afin que chacun sache
 Pourquoi sont dans la cour le billot et la hache,
 Et pourquoi dans ce lieu les hommes que voici
 Se trouvent rassemblés autour de celui-ci.
 Hier, dans cette chambre où maintenant nous sommes,
 Un homme était couché devant ces mêmes hommes,
 Criant miséricorde, un poignard dans le cœur.
 Celui qui le frappa n'était pas son vainqueur :
 C'était son assassin. Je voulus le connaître ;
 Mais, si haut cependant qu'interrogeât le maître,
 Nul ne lui répondit et le seul qui parla,
 Me dit, en se montrant lui-même : « Me voilà. »
 A-t-il dit vrai ? Parlez.

LES ARCHERS, ensemble

Oui, c'est lui ! c'est l'esclave !

Il a tué Raymond ! oui, Raymond, le plus brave
 De nous !...

LE COMTE

Silence !

LES ARCHERS

Ensuite, il nous a menacés !...

YAQOUB, se tournant

Votre maître vous dit « Silence ! » obéissez !

(Tous se taisent.)

LE COMTE

Quelle cause amena cette rixe soudaine ?

YAQOUB

Une rixe ?... Non pas, maître : c'est une haine...
 Une haine, sais-tu ce que c'est ? C'est l'enfer ;
 C'est notre cœur qu'on broie avec des dents de fer ;
 C'est une voix qui dit sans cesse à notre oreille :

« Tu dors ! éveille-toi, car ton ennemi veille ;
 Il frappera demain ; frappe donc aujourd'hui ;
 Il vient de ce côté : vas au-devant de lui. »
 Maître, lorsque, tachant ces pierres féodales,
 Un peu de sang humain se répand sur les dalles,
 Derrière l'assassin un valet empressé
 Vient effacer le sang sitôt qu'il est versé...
 Il n'en est point ainsi sur notre terre ardente :
 Dès lors qu'on a frappé d'une main imprudente,
 Que le sang a coulé, que le sable l'a bu,
 Qu'il s'est de sa couleur profondément imbu,
 Les ans peuvent passer, la tache ineffaçable
 Restera pour jamais empreinte sur le sable.
 Or, il est au désert, à tous les yeux cachés,
 Un endroit de mon sang depuis dix ans taché...
 Maître, voilà dix ans que, dans mon âme émue,
 À l'aspect de Raymond, la vengeance remue...
 Afin de le garder pour ennemi mortel,
 Je n'ai point partagé ni son pain ni son sel ;
 Car, si plus oublieux j'avais fait le contraire,
 Ma loi, dès ce moment, me le donnait pour frère ;
 Et je ne voulais pas.

LE COMTE

Eh bien, si renonçant

À demander le sang en échange du sang,
 Rejetant ton forfait sur les mœurs de ta race,
 Je te plaignais, païen, et je te faisais grâce,
 Croirais-je que ton cœur, d'un meurtre contenté,
 Par des désirs de mort ne serait plus tenté ?
 Que Raymond dans sa tombe enfermerait la haine,
 Et que tu resterais tranquille dans ta chaîne ?

YAQOUB

Maître, cela serait un espoir hasardeux ;
 Car un seul homme est mort, et j'en haïssais deux.

LE COMTE

Et quel est le second ? Car je veux le connaître,
Afin de prévenir...

YAQOUB

Le second ? C'est toi, maître.

LE COMTE

Ah ! par mon saint patron ! de dix ans de bontés,
Voilà quels souvenirs dans ton cœur sont restés !
Dans ta captivité, qui pouvait t'être amère,
La France te fut-elle une mauvaise mère ?
Non : au sort de ses fils, ton sort devint pareil,
Et nul ne prit ta part d'ombre ni de soleil.

YAQOUB

Écoute : Quand d'Allah la puissance féconde
Jadis pour ses enfants a fait deux parts du monde,
Aux Arabes qu'il aime il dit en souriant :
« Vous êtes mes aînés, et voici l'Orient :
Cette terre est à vous de Tanger à Golconde,
Et vous l'appellerez le paradis du monde. »
Puis, d'un œil de courroux ensuite regardant
Vos pères, il leur dit : « Vous aurez l'Occident. »

LE COMTE

Donc, au sort de Raymond, si je sais bien t'entendre,
Celui qui t'enleva ton pays peut s'attendre ?...

YAQOUB, avec un sentiment profond

Maître, tu te souviens que, tout couvert de sang,
Sur le sable à tes pieds j'étais couché gisant ;
Je demandais de l'eau ; tu pouvais passer outre :
Tu me donnas le peu qui restait dans ton outre.
Le bien comme le mal m'est présent, et voilà
Ce qui fait qu'à ton tour tu n'es pas gisant là.

LE COMTE

Et, si je te disais : « Je romps ton esclavage ;
J'eus tort de t'enlever, Yaqoub, à ton rivage ;

De ce jour, vers le Nil tu peux tourner tes pas ;
Voici de l'or, et pars... »

YAQOUB

Je ne partirais pas,.

LE COMTE

Qui te retient aux lieux que je t'entends maudire ?

YAQOUB

Maître, c'est mon secret... je ne puis te le dire...
Donc, comme je ne dois ni rester ni partir,
Que, si je reste ou pars, tu peux t'en repentir,
Crois-moi, rends à l'instant l'arrêt que je mérite ;
Et puis dis au bourreau de l'exécuter vite.
Si je puis en former, voilà mes derniers vœux.

LE COMTE, se levant

Eh bien donc, qu'il soit fait ainsi que tu le veux.

YAQOUB

Merci !... Comme à chaque homme, Allah dans sa
[puissance,

Sur mon âme soufflant au jour de ma naissance,
Anima la matière et dit dans sa bonté :
« Enfant, reçois la vie avec la Liberté ! »
La liberté par toi me fut bientôt ravie...
Voici que maintenant tu me reprends la vie :
Merci, maître, merci ! Dans ta haine à ton tour
Tu fais autant pour moi qu'Allah dans son amour.

LE COMTE

Pour faire tes derniers adieux à la lumière
Quel temps veux-tu ?

YAQOUB

Le temps de fermer ma paupière.

Pourquoi, lorsque le corps et la tête sont prêts,
La hache et le billot attendraient-ils après ?

LE COMTE

Par saint Charles ! plutôt qu'en cette insouciance,
J'aimerais mieux te voir mourir en ta croyance.

YAQOUB

Ma croyance !... en ai-je une ? et qui peut m'indiquer
 À quel Dieu je dois croire afin de l'invoquer ?
 Tu m'as fait renoncer à celui de ma race,
 Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place :
 Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet ?
 Nul ne tient le bonheur que chacun d'eux promet ;
 Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie,
 Grâce à toi, n'a pas plus de Dieu que de patrie.

LE COMTE

Esclave, et si tu meurs en de tels sentiments,
 Qu'espères-tu ?

YAQOUB

De rendre un corps aux éléments,
 Masse commune où l'homme en expirant rapporte
 Tout ce qu'en le créant la nature en emporte.
 Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu
 Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu,
 Le vent, en dispersant ma poussière en sa course,
 Saura bien reporter chaque chose à sa source.

LE COMTE

À l'heure de la mort que demandes-tu ?

YAQOUB

Rien.

Sinon que du bourreau la hache coupe bien.

LE COMTE, au chapelain

Messire, maintenant remplissez votre charge.
 Voici le livre saint : mes aïeux sur sa marge,
 Chaque fois qu'ils rendaient un arrêt important,
 Ordonnaient qu'il y fût inscrit au même instant ;
 Car ils avaient le droit, et n'en firent pas faute,
 De rendre en leurs châteaux justice basse et haute.
 Nous voulons consigner le nôtre au même endroit,
 Et nous ferons comme eux, puisqu'avons même droit.

Donc, écrivez.

(Il dicte.)

« Ce jour du mois d'août le vingtième,
Étant ici présent le roi Charles septième,
Contre Yaqoub-ben-Asshan, sans crainte et sans remord,
Nous avons prononcé le jugement de mort ;
Puis à l'exécuteur, dont le bras le réclame,
Avons livré le corps : que Dieu pardonne à l'âme ! »
Donnez...

(Il signe.)

Et maintenant qu'on l'emmène.

LE ROI, allant prendre la place qu'occupait le comte

Arrêtez !...

Au-dessous de l'arrêt, chapelain, ajoutez
Qu'usant du droit qu'en tout temps eut sa race,
Le roi Charles septième au condamné fait grâce.

(Le comte fait un mouvement d'étonnement.)

Rebelle, voudrais-tu me le contester ?

LE COMTE, s'inclinant

Non,

Non, sire.

AGNÈS, se penchant sur son épaule

Monseigneur, vous êtes grand et bon !

LE COMTE

Mais, sire, songez bien...

LE ROI

Oui, je comprends, mon hôte,
Notre droit porte atteinte à la justice haute ;
C'est fâcheux, n'est-ce pas ?... Va, pardonne-le-moi.
Il me prend rarement le désir d'être roi.
Aujourd'hui, c'est mon jour. Mais, comme, avant cette

[heure,

Cet esclave mettrait le trouble en ta demeure,

Comte, j'offre un moyen de tout concilier :

Donne-le-moi... Mon fou commence à m'ennuyer...

Et, pour t'indemniser, tu prendras dans ma chasse
 Quelque faucon dressé, quelque cheval de race...
 À cet arrangement, Yaqoub, vous souscrivez ?

YAQOUB, arrachant un poignard à l'un des trophées qui
 sont près de lui, et levant le bras pour se frapper lui-même
 Oui !... mais vous payez cher un cadavre !...

TOUT LE MONDE, avec effroi

Ah !...

BÉRENGÈRE, soulevant la portière sans être vue

Vivez !

(Elle laisse retomber la tapisserie.)

LE COMTE

Archers, arrachez-lui ce poignard !

YAQOUB

Je le livre.

Maître, ne crains plus rien...

(À lui-même.)

Elle m'a dit de vivre !

LE ROI

Messieurs, souvenez-vous que cet homme est à moi.

(Faisant un signe de la main.)

Allez ; que Dieu vous garde !

AGNÈS

Et gardez bien le roi !

(Deux femmes s'approchent d'elle
 pour la conduire à son appartement.)

LE ROI, allant à elle

Tu me quittes, Agnès ?

AGNÈS

Oui, monseigneur : le comte

Doit, s'il m'en souvient bien, à mon roi rendre compte

D'un voyage entrepris dans de hauts intérêts :

Mon roi ne voudra pas contraindre son Agnès

Dans ce grave conseil à tenir une place ;

Et dans un même jour il fera deux fois grâce.

LE ROI

Oui, je comprends : Agnès, cédant à son effroi,
 Comme un traître à son tour abandonne le roi.
 (Il la conduit jusqu'à la porte de l'appartement.)

Scène VI

Le roi, le comte DE SAVOISY.

LE ROI, se tournant vers le comte
 À nous deux maintenant. C'est franche félonie
 D'avoir bâti si haut votre châtelanie,
 Comte de Savoisy, qu'il la faille chercher,
 Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher ;
 Si bien que votre roi, s'il veut venir lui-même
 Visiter par hasard un vieil ami qu'il aime,
 Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu,
 Risque à perdre vingt fois son âme en jurant Dieu...
 Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître,
 Que si, comme Jean-Six, vous nous deveniez traître,
 Vos murs sont de hauteur et de force, je crois,
 À donner pour longtemps besogne aux gens du roi.

LE COMTE

Notre sire a raison ; mais cette citadelle,
 Si forte qu'elle soit, est encore plus fidèle.

LE ROI, avec mélancolie

Mon vieux comte, combien m'ont parlé comme toi,
 Qui depuis cependant ont parjuré leur foi !
 La parole de l'homme est chose bien légère,
 Quand la guerre civile et la guerre étrangère,
 Poussant un pauvre État vers sa destruction,
 Jettent une promesse à chaque ambition !

(Il s'assied.)

LE COMTE, s'approchant de lui

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers maîtres,
 Compte dans ses caveaux douze de mes ancêtres,

Qui, couchés aux lueurs de funèbres flambeaux,
 Dans leur linceul de fer dorment sur leurs tombeaux.
 Descendons et cherchons à chacun la blessure
 Dont l'atteinte mortelle a troué son armure ;
 Puis le jour de leur mort ensuite nous dira
 En quels combats divers chacun d'eux expira.
 Alors, vous connaîtrez que tous, frappés en face,
 Sont morts, chacun des miens pour un de votre race...
 Et cet examen fait, sire, malheur à vous,
 Si vous doutez de moi, de moi, dernier de tous !
 Azincourt pour le vôtre a vu mourir mon père ;
 En défendant vos droits je mourrai, je l'espère,
 Et, plus tard, à son tour, faisant ce que je fis,
 Mon fils, s'il m'en naît un, mourra pour votre fils.

LE ROI, se levant

Comte de Savoisy, regardez-nous en face...
 Nous sommes comme vous le dernier d'une race :
 Nos deux frères aînés, l'espoir de la maison,
 Sont morts... Et quelques-uns disent par le poison ;
 Philippe de Bourgogne et Jean-Six de Bretagne,
 Mes beaux-frères tous deux, font contre moi campagne ;
 Ma mère, qui devrait m'être un puissant soutien,
 Achèterait mon sang de la moitié du sien ;
 Chaque jour, quelque grand vassal qui m'abandonne
 Comme un fleuron vivant tombe de ma couronne :
 Eh bien, un seul instant avons-nous hésité
 À remettre nos jours à votre loyauté ?
 Notre suite, il est vrai, si le cas le réclame,
 Est formidable et peut nous défendre : une femme,
 Deux pages, un bouffon, trois fauconniers ; et si
 Même dans ce moment Charles de Savoisy,
 Tramant quelque complot de sa main déloyale,
 Tentait de mettre à mort ma personne royale,
 Certes, il aurait à craindre un combat meurtrier,

Moi, vêtu de velours, et lui couvert d'acier !...

(S'appuyant sur son épaule.)

Vieux fou !...

LE COMTE

L'État n'irait que mieux, je le présume,
Sire, si tous les deux nous changions de costume :
Ces corselets d'acier, quoiqu'ils soient un peu lourds,
À la taille d'un roi vont mieux que du velours.

LE ROI

Comte, dans ton manoir je suis venu sans suite,
Pour fuir un ennemi mortel dont la poursuite
Est, surtout à la cour, acharné sur ton roi,
Nous pouvons le combattre et le vaincre : aide-moi.

LE COMTE

Votre espérance alors ne sera pas trompée,
Sire ! voici mon bras, et voici mon épée ;
Lorsque vous le voudrez, nous marcherons vers lui.

LE ROI

Non pas !... nous le fuirons.

LE COMTE, faisant un mouvement

Quel est-il donc ?

LE ROI, à l'oreille du comte

L'ennui.

LE COMTE, froidement

Monseigneur, je pensais, avec raison peut-être,
Que votre empressement à venir pouvait naître
Du désir de savoir si Jean-Six acceptait
Le traité que le roi Charles lui présentait,
Et qu'à Renne en Bretagne avait porté le comte
Charles de Savoisy.

LE ROI

Je l'avoue à ma honte,
Mon pauvre ambassadeur, mais j'avais pour ma part,
Quand j'appris ton retour, oublié ton départ.

LE COMTE

Mais, du moins, vous venez ici pour quelque cause
Importante ?

LE ROI

Sans doute.

LE COMTE

En ce cas, je suppose
Que vous me confierez ces nouveaux intérêts ?

LE ROI, mystérieusement

Comte, je viens chasser un daim dans tes forêts :
Je n'en ai plus à moi...

LE COMTE, à mi-voix

Que monseigneur Saint-Charle
Prenne pitié de nous !

LE ROI, avec humeur

J'aime, lorsqu'on me parle,
Que l'on me parle haut... Vous dites ?...

LE COMTE

Que vraiment,
Sire, l'on ne perd pas son trône plus gaiement !
Mais permettez qu'au moins, sire, je vous rappelle...

AGNÈS, paraissant sur la porte

Venez-vous, monseigneur ?

LE ROI, riant

Tu vois, Agnès m'appelle.

LE COMTE, suppliant

Un seul instant !

LE ROI

La loi de l'hospitalité
Veut qu'on laisse à son hôte entière liberté...
Bonsoir !

Scène VII

Le comte, seul.

Oui, va dormir aux bras de ta maîtresse,

Afin que, si les cris de la France en détresse
 Viennent pendant la nuit t'éveiller en sursaut,
 Une voix de l'enfer te parle encor plus haut !...
 Va reprendre ta chaîne avec tant d'art tissue,
 Qu'à l'esclave lui-même elle est inaperçue...
 Va, ton retard serait une rébellion,
 Faible daim... qui pourrait devenir un lion !

(André passe avec plusieurs archers
 qu'il met en sentinelle dans la cour.)

Dors, et sur ton sommeil je veillerai moi-même,
 Car en toi seul encor vit notre espoir suprême ;
 Et Dieu n'eût pas remis un royaume en tes mains,
 Si tu ne le servais pour de secrets desseins...
 Peut-être quand, demain, à ton âme trompée
 J'offrirai pour miroir le fer de cette épée,
 À ton aspect soudain reculant malgré toi,
 Tu nieras que la lame ait réfléchi le roi...
 Le flambeau n'est pas mort, tant qu'une lueur brille :
 Ma main protégera sa flamme qui vacille ;
 J'écarterai tout vent qui lui serait mortel,
 Et je déposerai le flambeau sur l'autel...
 Un jour de pur éclat il brillera peut-être !...

(L'heure sonne ; il écoute.)

Minuit... Tranquillement, dormez, mon noble maître :
 Nos yeux seront ouverts si vous, vous sommeillez.
 Sentinelles, veillez !

UNE SENTINELLE, répondant

Sentinelles, veillez !

(Le même cri se fait entendre de distance en distance,
 jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain.)

ACTE TROISIÈME

CHARLES VII

Même décoration. – Il fait jour.

Scène première

Le comte DE SAVOISY, veillant à la porte du roi ; ANDRÉ,
à l'autre porte ; puis un écuyer ; puis YAQOUB.

Au lever du rideau, on entend le son du cor.

LE COMTE

André, quel est ce bruit ?

ANDRÉ

Celui du cor.

LE COMTE

Qui sonne ?

ANDRÉ

Je ne puis voir d'ici ; c'est au dehors.

LE COMTE

Personne

N'est donc au pont-levis ?

ANDRÉ

Si, monseigneur ; j'ai mis

Deux hommes à la tour... Ah ! ce sont des amis :

On ouvre... Je savais que la garde était bonne...

Ah ! c'est un écuyer aux armes de Narbonne...

Il a diablement chaud !

LE COMTE

Faites signe, et qu'ici

On l'amène à l'instant.

ANDRÉ

Monseigneur, le voici.

Entrez, sire écuyer.

L'ÉCUYER

Le comte ?...

LE COMTE

C'est moi.

L'ÉCUYER, lui donnant une lettre aux armes de Narbonne

Comte,

Le message demande une réponse prompte :

C'est de mon maître.

LE COMTE

Bien. Vous revenez du camp ?

L'ÉCUYER

Oui, monseigneur.

LE COMTE, lisant

Narbonne est bien portant ?

L'ÉCUYER

Oui.

LE COMTE

Quand

En êtes-vous parti ?

L'ÉCUYER

Cette nuit.

LE COMTE

Par Saint-Charles !

C'est marcher vite ! Votre maître me parle

En homme bien pressé : pour demain cependant

Je ne puis le rejoindre.

L'ÉCUYER

Il est en attendant

Le combat que l'Anglais offre ; mais il balance :

S'il avait le secours de votre bonne lance

Et de tous vos archers, il n'hésiterait plus.

LE COMTE

J'ai pour deux jours encor des devoirs absolus ;

Puis je le rejoindrai. Qu'il tarde. C'est possible :

Un retard de deux jours ne peut être nuisible,

Tandis qu'il perdra tout en se hâtant par trop.

L'ÉCUYER

Monseigneur, il m'a dit de partir aussitôt
Que vous m'auriez donné réponse.

LE COMTE

Dans une heure,
Au plus tard, vous l'aurez. Allez. – André demeure.
De ce brave écuyer, mes amis, prenez soin.

(L'écuyer sort avec les autres.)

(À André.)

André, de tout ton zèle aujourd'hui j'ai besoin.

ANDRÉ

Ordonnez.

LE COMTE

Tu connais le château de Graville ?

ANDRÉ

Sans doute, monseigneur ; c'est auprès de la ville
D'Auxerre.

LE COMTE

Justement.

ANDRÉ

Quand le comte... que Dieu
Ait pitié de son âme !... était vivant, pardieu !
À votre ordre, vingt fois j'ai fait la même route...
Ce pauvre comte ! il fut tué dans la déroute
De Cravant. Je portai la nouvelle. Je crois
Entendre encore sa fille, avec sa douce voix,
Dire...

LE COMTE

C'est bien. Alors, tu connais Isabelle ?

ANDRÉ

Oui, monseigneur... Et même elle est belle, mais belle...

LE COMTE

C'est possible ; jamais je ne l'ai vue. Ainsi,
André, tu vas partir et lui porter ceci.

ANDRÉ

Cet anneau ?

LE COMTE

Cet anneau.

ANDRÉ

Mais qu'aurai-je à lui dire ?

LE COMTE

Que tu viens la chercher afin de la conduire
 Chez moi ; que je l'attends aujourd'hui sans retards...
 Aujourd'hui, tu m'entends... car, demain soir, je pars.

ANDRÉ

C'est bien.

LE COMTE

Respectez-la comme votre maîtresse ;
 Et, quand vous parlerez, appelez-la comtesse.

ANDRÉ

Monseigneur, je ferai comme vous dîtes.

LE COMTE

Bien.

ANDRÉ

Avez-vous autre chose à m'ordonner ?

LE COMTE

Non, rien...

Sinon de m'envoyer le Sarrasin...

(S'arrêtant.)

Écoute !...

J'avais cru... Ce n'est rien...

(Regardant du côté de l'appartement de Bérengère.)

Rien qu'un soupir sans doute...

Va-t'en.

ANDRÉ

Le Sarrasin a passé la nuit là,
 Couché dans son bournous.

LE COMTE

Fais le venir.

ANDRÉ

Holà !...

Que fais-tu donc, les yeux fixés sur la fenêtre
De la comtesse, esclave ?... Enfin !...

YAQOUB, sur le seuil

Me voilà, maître.

LE COMTE

Viens. Hier, un arrêt fut rendu contre toi ;
Et tu le méritais.

YAQOUB

Oui, maître.

LE COMTE

Un mot du roi

T'as sauvé : ce matin, veux-tu devant la porte
De ton sauveur veiller un instant ?

YAQOUB

Peu m'importe

Où je reste, où je vais, ou d'où je viens.

LE COMTE

Ainsi,

Yaqoub, fidèlement tu resteras ici ?

YAQOUB

Oui, maître.

LE COMTE

Si le roi vient soudain à paraître,
Tu te retireras à l'autre porte.

YAQOUB

Oui, maître.

LE COMTE

Je reviendrai bientôt te relever.

(Il sort.)

YAQOUB, seul et rêvant

Pourquoi

Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi,
Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière ?...

Je croyais que, moi seul, je veillais sur la pierre...
 Je l'ai vue un instant : ses pleurs coulaient. Ses pleurs !
 Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses douleurs !
 À d'autres comme à moi la vie est donc fatale !...
 D'autres souffrent !

Scène II

YAQOUB, BÉRENGÈRE, soulevant la tapisserie,
 et s'assurant qu'Yaqoub est seul.

BÉRENGÈRE

Yaqoub !

YAQOUB, tressaillant et levant la tête

Oh ! que vous êtes pâle !

BÉRENGÈRE

Ce n'est rien... J'ai souffert...

YAQOUB

Vous souffrir !

BÉRENGÈRE

Pourquoi pas ?

Chacun porte sa part des douleurs d'ici-bas.

YAQOUB

Vous n'avez pas dormi ?

BÉRENGÈRE

Non... Mais vous, comme une ombre,

Je vous ai vu debout ; quoique la nuit fût sombre

Je vous ai reconnu. Qu'est-ce que vous faisiez ?

YAQOUB

Ce qu'hier je faisais ; mais, hier, vous dormiez

Et ne m'avez pas vu... Combien de fois, madame,

Comme un cerf aux abois, et qui pleure et qui brame,

N'ai-je pas cependant passé mes longues nuits

Au même endroit, avec des sanglots et des cris,

Suivant sur vos vitraux une ombre passagère,

Et frappant ma poitrine en disant : « Bérengère !... »

BÉRENGÈRE

Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre abandon,
Chercher des yeux mon ombre et prononcer mon nom ?

YAQOUB

Pourquoi le matelot, dans une nuit sans voile,
Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile ?
Pourquoi prononce-t-il, entre ses dents froissé,
Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé ?...
C'est que, sans espoir même, il est doux de se plaindre,
C'est qu'il sait bien qu'aux cieux son bras ne peut
[atteindre ;
Mais que, si bas qu'il soit, sur cette étoile d'or
Il peut, du moins, mourir les yeux fixés encor.

BÉRENGÈRE

Oui, je comprends, Yaqoub : dans le fond de votre âme,
À tous les yeux cachée, il existe une flamme...
Sans doute, aux bords du Nil, pendant vos premiers jours,
Une voix vous promet d'éternelles amours ;
Et vous, dans votre cœur, comme un sanctuaire,
Enfermant les accents de cette voix si chère,
Vous les avez gardés... et, dans l'ombre, sans bruits,
C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits...
Et peut-être ma voix, à la sienne étrangère,
Lui ressemble pourtant...

YAQOUB

C'est cela, Bérengère !...

(Amèrement.)

Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE

Mais vous, à votre tour,
Yaqoub, vous avez dû lui promettre en retour...

YAQOUB

Moi, je n'ai rien promis...

(Regardant fixement Bérengère.)

Mais je pourrais promettre

Ce qu'on demanderait avec sa voix...

BÉRENGÈRE

Peut-être

Qu'on demanderait trop, et qu'alors...

YAQOUB

Écoutez :

Si cette voix me dit, ou restez ou partez,
Soyez triste ou joyeux, frappez ou faites grâce,
Soit que la voix me prie ou qu'elle me menace,
Tous ses ordres seront aussi bien observés
Qu'un mot le fut hier quand elle a dit : « Vivez ! »

BÉRENGÈRE

Et qu'exigeriez-vous pour tant d'obéissance ?

YAQOUB

Qu'exiger de celui qui nous tient en puissance ?
Je n'exigerais rien, j'attendrais à genoux
Qu'elle me dît : « C'es bien. Maintenant, levez-vous. »

BÉRENGÈRE

Si, plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage
À son tour en vos mains elle laissait un gage...

YAQOUB

À moi ?... Vous avez dit un gage de sa foi ?...
Oh ! vous raillez, madame... Ayez pitié de moi !...

BÉRENGÈRE, laissant tomber son gant

Ramassez-moi ce gant.

(Pendant que Yaqoub est baissé, Bérengère laisse tomber la tapisserie
et ferme la porte de son appartement. Au même instant, le roi et
Agnès paraissent à la porte opposée.)

YAQOUB, se relevant

Le voici...

(Regardant et cherchant en vain Bérengère.)

Ciel et terre !

Disparue !... À l'instant elle était... Bérengère !...

Bérengère !... Ce gant, entre mes mains laissé...

(Il le baise avec transport. Il aperçoit le roi et Agnès.)

Elle a craint qu'on la vît : voilà tout... Insensé !...

Scène III

YAQOUB, LE ROI, AGNÈS.

LE ROI

Que regardes-tu donc, Agnès, de la fenêtre,
Et qui te fait sourire ?

AGNÈS

Oh ! mon seigneur et maître !

Un instant avec moi regardez dans les cieux
Ce soleil, si brillant qu'il fait baisser les yeux.
Eh bien, il s'est levé voilé par un nuage :
À peine y pouvait-on distinguer son passage ;
Tout était triste et froid sur la terre ; il semblait
Qu'avec peine aujourd'hui le monde s'éveillait,
Que tout était souffrant, décoloré, sans âme,
Et, pour vivre, attendait un rayon de sa flamme...
Voilà que tout renaît où tout mourait sans lui.
Eh bien, mon doux seigneur, je songeais aujourd'hui,
En le voyant vainqueur du nuage et de l'ombre,
Que si, semblable au sien, votre matin fut sombre,
Il doit aussi venir un jour où, radieux,
L'éclat de votre front fera baisser les yeux...
Car déjà, comme lui, sur la terre ravie,

(Montrant Yaqoub.)

Vous aussi paraissez, et rendez à la vie.

LE ROI

Ah ! oui, je reconnais l'esclave condamné.

AGNÈS

Parlons-lui, voulez-vous ?

LE ROI, faisant signe à Yaqoub

En quels lieux es-tu né ?

YAQOUB

Loin d'ici.

LE ROI

Mais comment nomme-t-on ta patrie ?

YAQOUB

Le désert.

AGNÈS

Le désert ?

LE ROI

Oui : c'est dans la Syrie.

Alain Chartier souvent m'a parlé d'un pays
 À l'Orient, bien loin, où le saint roi Louis
 Est allé guerroyer... Tu te souviens, esclave,
 D'un roi qui vous vainquit, d'un roi pieux et brave ?...

YAQOUB

Mon aïeul à mon père a raconté qu'un jour
 Un chef nazaréen, au port d'Abou-Mandour
 Débarqua, conduisant des galères aux voiles
 Plus nombreuses qu'aux cieux, la nuit, sont les étoiles.
 Ils voulaient, disaient-ils, conquérir au saint lieu
 Le tombeau de Jésus, qu'ils nomment fils de Dieu ;
 Mais Allah seul est grand ! À la voix du Prophète,
 Le désert à son aide appela la tempête :
 Le simoun s'élança comme un lion sur eux,
 Et les enveloppa de ses ailes de feux...
 Tout fut fait : le désert immense, infranchissable,
 Couvrit leurs ossements de son linceul de sable...
 Le chef nazaréen y périt sans renom,
 Et l'écho de Tunis ne m'a pas dit son nom.

LE ROI

Eh bien, Agnès, voilà ce qu'on appelle gloire :
 Vois quelle trace elle a laissée en sa mémoire !
 Peut-être aurais-je pu, comme a fait mon aïeul,
 Aller aussi chercher au désert un linceul ;
 Y conduire à ma suite, ainsi qu'une hécatombe,
 Trente mille soldats pour mourir sur ma tombe ;

Et l'on eût dit ici que c'était grand et beau !...
 Mais j'aime mieux, vois-tu, me coucher au tombeau,
 Vers le soir d'un beau jour, les yeux sur mon étoile :
 Avoir pour mon linceul le tissu qui te voile,
 Et trouver quelque ami qui grave avec regrets
 Sur ma pierre : « Ci-gît Charles, aimé d'Agnès. »

AGNÈS

Monseigneur !...

LE ROI, à Yaqoub

Laisse-nous.

(Yaqoub se retire.)

N'est-ce pas que la vie,

Si lente à nous venir et puis si tôt ravie,
 Ce sourire de Dieu, ce céleste bienfait,
 Appartient au bonheur, Agnès, et n'est point fait
 Pour en jeter les jours, ainsi qu'une fumée,
 À ce vent de l'orgueil qu'on nomme renommée ?...
 Or, Agnès, ici-bas, qu'appelle-t-on bonheur ?
 Serait-ce, par hasard, ce chimérique honneur
 De s'éveiller enfant sur les marches d'un trône,
 De fatiguer son front du poids d'une couronne,
 De voir les courtisans empressés à nos vœux,
 De ne parler jamais sans dire : « Je le veux ! »
 Non ; n'est-ce pas, Agnès ? Le bonheur, c'est la joie
 Où, mille fois le jour, ton doux regard me noie ;
 C'est mon front fatigué s'inclinant sous le tien ;
 C'est ton souffle apaisé qui se confond au mien ;
 C'est ce frisson ardent qui se glisse au cœur même ;
 C'est le son de ta voix quand elle dit : « Je t'aime ! »

AGNÈS

Tant que vous m'aimerez, vous penserez ainsi,
 Mon doux seigneur.

LE ROI

C'est moi qui suis à ta merci !...

Que ne puis-je avec toi, dans quelque coin du monde,
 Ensevelir mes jours dans une paix profonde !...
 Car, dans certains instants, j'ai peine à rassembler
 Mes esprits, et je sens ma raison se troubler...
 Ce n'est qu'en frissonnant que je pense à mon père !...
 Que me veulent-ils donc avec leurs cris de guerre ?
 Pourquoi ne pas laisser mon épée au fourreau ?...
 J'ai déjà bien assez du sang de Montereau !

AGNÈS

Monseigneur, sur mon sein reposez votre tête.

LE ROI

Penses-tu pas qu'aux cieux s'amasse une tempête ?...
 L'horizon s'assombrit.

AGNÈS

Non.

LE ROI

L'air me semble lourd...

N'entends-tu pas au loin un bruissement sourd ?...
 Écoute.

(On entend le canon.)

AGNÈS

Monseigneur, laissez gronder l'orage :
 Lorsqu'ainsi je vous tiens, oh ! j'ai bien du courage ;
 Car la foudre ne peut tomber sur l'un de nous
 Sans tuer l'autre aussi.

Scène IV

Les mêmes, le comte DE SAVOISY,
 ouvrant brusquement la porte du fond.

LE COMTE

Sire, réveillez-vous !...

AGNÈS

Ah !

LE ROI

Qui donc entre ici sans notre ordre ?... Mon hôte,

Est-ce vous ?... Les valets en ce château font faute,
Que sans être annoncé l'on entre près du roi !

(On entend le canon.)

LE COMTE

Sire, écoutez ce bruit, car il vient comme moi,
Sans que votre pouvoir l'intimide, vous dire,
Comme je vous ai dit, moi : « Réveillez-vous, sire ! »

LE ROI

N'est-ce donc pas le bruit de la foudre ?

LE COMTE

Non !

LE ROI

Non ?

LE COMTE

Écoutez encore !

LE ROI

Ah !...

LE COMTE

C'est la voix du canon !

LE ROI

Eh bien ?...

LE COMTE

Eh bien, je dis que cette voix qui parle
Doit trouver un écho dans le cœur du roi Charles ;
Que d'un profond sommeil il a dormi longtemps,
Et que, s'il veut enfin s'éveiller, il est temps !

LE ROI

Comte !...

LE COMTE

Je dis aussi que chaque homme qui tombe,
Avant de se coucher tout sanglant dans la tombe,
Dit, jetant un dernier regard autour de soi :
« Lorsque je meurs pour lui, mais où donc est le roi ? »
Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude
De voir briller leur casque où l'affaire était rude ;

Et peu de coups tombaient, d'épée ou de poignard,
 Dont leur écu royal ne reçût bonne part...
 Sire, c'est pour un peuple une dure agonie,
 De penser en mourant que son roi le renie !...
 Car il peut, se croyant dégagé de sa foi,
 Lui prendre envie aussi de renier son roi...
 Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'anarchie,
 Rallier à l'entour de notre monarchie
 Tant de puissants seigneurs l'un de l'autre jaloux,
 Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous ?...
 Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne
 D'abandonner le roi quand le roi l'abandonne ?

LE ROI

Comte, vous oubliez...

LE COMTE

Sire, je dis encor
 Que c'est mal calculer qu'épuiser un trésor
 Dont la sueur du peuple a trempé chaque pièce,
 En grelots de faucon, en bijoux de maîtresse ;
 Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer
 Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer...
 Sous chacun de ses rois, si j'ai bonne mémoire,
 Le vieil État français croissait en territoire ;
 Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois,
 Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois
 Après le Dauphiné conquérait la Champagne ;
 Philippe-Auguste, au loin rejetant la Bretagne,
 Prenait la Normandie, et le Maine et l'Anjou ;
 Avec les clefs de Tours, il ouvrait le Poitou ;
 Par un traité, Louis-Neuf ajoutait à la France
 Le Languedoc... Vous même aviez sur la Provence
 Des droits comme beau-fils de Louis d'Anjou.

LE ROI

Pardieu !

Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu
 Que je tiens cet État de France, seigneur comte :
 Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rendre compte ;
 Et, s'il me plaît d'en faire un entier abandon,
 Nul ne me jugera que Dieu.

LE COMTE

Je disais donc

Que, de la France, ainsi que l'ont faite ses princes,
 Il ne vous reste plus, sire, que trois provinces...
 L'Anglais victorieux à grands pas envahit ;
 Jean-Six, son allié, vous leurre et vous trahit ;
 Philippe de Bourgogne à belles dents dévore
 Vos comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre...
 Sire, à l'entour de vous ne les voyez-vous pas,
 Pour vous envelopper, s'avancer pas à pas ?
 Dans un réseau vivant vos troupes enfermées
 Ne peuvent soutenir le choc de trois armées ;
 En vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Dunois
 Frappent sans se lasser comme dans un tournois,
 Attaquant sans projets, reculant sans ensemble :
 Un jour disperse ceux qu'à peine un mois rassemble ;
 Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout,
 Mais il manque le chef, âme et centre de tout...
 Sire, sur votre nom ce serait une honte
 Que de tarder encore à les rejoindre !...

LE ROI

Comte,

Notre forêt d'Auxerre est-elle prise ?

LE COMTE

Non.

LE ROI

Nous allons y chasser : prépare ton faucon...
 Venez, Agnès.

(Il sort.)

Scène V

Le comte DE SAVOISY, AGNÈS.

LE COMTE, arrêtant Agnès.

Non, non : vous resterez, madame !

Car je veux vous parler à votre tour... Ô femme !
 Vous êtes belle !... oh ! oui, belle ; et de votre œil noir
 Sur votre faible amant je comprends le pouvoir ;
 Votre voix est d'un ange ou d'une enchantresse,
 Et je comprends encor qu'elle ordonne en maîtresse...
 Eh bien, sur mon honneur, pour vous il vaudrait mieux
 Qu'un fer rouge eût éteint votre voix et vos yeux...

AGNÈS

Oh ! que me dites-vous ?...

LE COMTE

Car c'est à leur puissance

Que doivent les Français les malheurs de la France ;
 Et Charles, l'insensé ! se soumet à leur loi
 Comme à celle de Dieu !... La maîtresse d'un roi,
 De la sphère élevée où son pouvoir la range,
 Peut devenir d'un peuple ou le démon ou l'ange :
 Vous pouviez de la France être l'ange ; mais non :
 Vous avez préféré devenir son démon !
 Oui, grâce à votre amour adultère et fatale,
 Aujourd'hui, l'Occident a son Sardanapale !...
 La faible monarchie, à ses derniers moments,
 Se débat, étouffée en vos embrassements !...
 Eh bien, quand sous les coups que votre main lui porte
 Elle sera tombée, et qu'on la croira morte,
 Que l'Anglais en viendra partager les débris,
 C'est alors que partout vous poursuivront ses cris...
 Vous fuirez ; mais, dans son agonie, un royaume
 Se débat plus longtemps que ne le fait un homme !...
 Le feu de nos cités sera votre flambeau ;
 Vos pieds, à chaque pas, heurteront un tombeau...

Vous fuirez, vous fuirez sans que rien vous arrête,
Car vous ne saurez plus où poser votre tête !

AGNÈS

Grâce ! grâce !...

LE COMTE

Nos fils... ce qu'il en restera !...

En vous voyant passer, de ses cris vous suivra ;
Les mourants pour maudire à leur heure dernière,
Accoudés à leur lit, rouvriront la paupière,
À leur voix se joindra la voix de votre cœur,
Et toutes, vous crieront : « Malheur à vous ! malheur ! »

AGNÈS, à genoux

Monseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'efface...
Cela ne sera pas, monseigneur... Grâce ! grâce !...
Oh ! tout n'est pas encor si bas que vous croyez,
Et la main qui blessa peut guérir.

LE COMTE

Essayez !

ACTE QUATRIÈME

AGNÈS SOREL

Même décoration.. – Tout l'attirail d'une chasse. Des pages à la porte, tenant en laisse des chiens.

Scène première

BALTHAZAR, GODEFROY, un faucon sur le poing ;
des manants, au fond ; puis YAQOUB.

BALTHAZAR, à la porte

Holà ! les écuyers, sortez les équipages...
Ne tourmentez donc pas les chiens, messieurs les pages !
Ils auront aujourd'hui de la besogne assez,
Et, s'ils partent d'avance aux trois quarts harassés,
Aussitôt le lancer, ils lâcheront la voie...
Apportez les faucons, et que pas un n'y voie :
Chaperonnez-les tous...

(À Godefroy, en lui reprenant le faucon qu'il fait enrager.)

Tiens, Godefroy, va-t'en !...

Si nous laissons aux mains de ces fils de Satan
Ces nobles animaux, quelle que fût leur race,
Les chiens ne suivraient pas quarante pas la trace,
Et les faucons, par eux hébétés à leur tour,
Devant un cormoran fuiraient comme un autour.

(À un autre.)

Crois-tu pour la journée avoir assez de leurre ?...
Vas en reprendre, Jean ; nous partons dans une heure.

(Parlant à son faucon.)

Haou ! haou ! Allons, coquette, baisez-moi...

Ah ! vous ne voulez pas, favorite du roi ?

Nous verrons si ce soir vous serez aussi fière,

Quand nous vous porterons à souper.

UN MANANT

Maître Pierre...

BALHAZAR

Eh bien ?

LE MANANT

En traversant ce matin le hallier
J'ai vu dans le chemin passer un sanglier.

BALHAZAR

Quelle taille ?

LE MANANT

Un ragot ; il avait des défenses
À découdre dix chiens.

BALHAZAR

Saint-Hubert !... Et tu penses
Que nous le trouverions encore maintenant ?

LE MANANT

Bien sûr, j'en répondrais.

BALHAZAR

C'est bon. Merci, manant.

Ah ! pour le détourner, en ce moment que n'ai-je
Mon bon limier anglais !

(À Yaqoub, qui entre et reprend
sa place habituelle sur sa peau de tigre.)

C'est toi, boule de neige ?

Nous suis-tu ?

YAQOUB

Non.

BALHAZAR

Le lâche aime mieux se coucher.

(Il se retourne et aperçoit un enfant qui touche à un arc.)

Ah çà ! bâtard de singe, es-tu las de toucher

À cet arc ? Finissons ! ou, sans miséricorde,

Je vais te caresser le dos avec la corde.

Scène II

Les mêmes, le roi.

LE ROI

Férons-nous bonne chasse aujourd'hui, Balthazar ?

BALHAZAR

Dam ! je n'en sais trop rien, sire : c'est le hasard...

Je me souviens d'un jour...

LE ROI, agaçant le faucon

Ah ! te voilà, coquette ?

BALHAZAR, continuant

Où, dès le grand matin, nous nous mêmes en quête...

LE ROI, sans l'écouter

Nous sommes en retard.

BALHAZAR, continuant

C'était dans la forêt

De Verneuil. Nous partons...

LE ROI

Le comte n'est point prêt ?

BALHAZAR

Nous ne l'avons pas vu.

LE ROI

Mais où donc est notre hôte ?

BALHAZAR, continuant

Je lâche mon faucon...

LE ROI

Agnès aussi fait faute.

BALHAZAR

C'était sur un pluvier...

LE ROI

Balthazar, prends ton cor,

Et sonne le départ.

(Balthazar sonne.)

Bien !

BALHAZAR, vivement

Je le vois encor :

Il n'avait pas, je crois, donné trente coups d'aile...

LE ROI

Tiens, reprends coquette.

BALTHAZAR

Ah ! venez, mademoiselle.

LE ROI, allant à la porte

Ton cor a fait merveille ; et voilà que céans

Le comte arrive enfin...

(Regardant, et cherchant à distinguer qui l'accompagne.)

Avec...

Scène III

Les mêmes, le comte DE SAVOISY, JEAN D'ORLÉANS.

JEAN D'ORLÉANS, entrant

Jean d'Orléans !

LE ROI

Dunois !... mon cher Dunois !... Pardieu ! quand je désire

Quelque chose, aussitôt la chose arrive !...

(Il lui frappe sur l'épaule.)

JEAN D'ORLÉANS

Sire,

De votre bon accueil je suis reconnaissant ;

Mais si vous vouliez bien frapper moins fort...

(Il ôte son casque : on voit qu'il a reçu à la tête

une blessure dont le sang coule encore.)

LE ROI, reculant

Du sang !

Ah ! mon brave Dunois !...

JEAN D'ORLÉANS

C'est une égratignure...

Mais, Saint-Jean ! c'est heureux que j'aie la tête dure !

Un vilain aurait eu le front fendu.

LE ROI

Comment !...

Tu viens donc de te battre ?

JEAN D'ORLÉANS

Oui, sire, et rudement !

LE ROI

Eh bien, il te fallait, aussitôt la bataille,
Pour chasser avec nous conduire ici Xaintraille.

JEAN D'ORLÉANS

Xaintraille est prisonnier.

LE ROI

Xaintraille prisonnier !

JEAN D'ORLÉANS

On l'a mis à rançon.

LE ROI

Holà ! mon argentier !

Que reste-t-il encor dans ta pauvre escarcelle ?

L'ARGENTIER

Onze cents écus d'or.

LE ROI, à Jean d'Orléans

Si cette somme est celle

Qu'il lui faut, tends ton casque.

JEAN D'ORLÉANS

Il en faudrait encor

Autant : sa rançon est de deux mille écus d'or.

(Le roi se tourne vers l'argentier.)

L'ARGENTIER

Sire, s'il m'en reste un, que le ciel m'abandonne !

LE ROI, prenant son bonnet, sur lequel est une couronne

Voyons, des diamants montés sur ma couronne,

Le plus beau.

L'ARGENTIER

Celui-ci jette le plus d'éclat.

LE ROI, brisant la monture, et jetant

le diamant dans le casque du Dunois

Mon plus beau diamant pour mon meilleur soldat.

LE COMTE

Oh ! je le savais bien, que son âme était bonne !

LE ROI

De régler la rançon tu chargeras Narbonne :
Plus tard, il m'en rendra bon compte en temps et lieu.

JEAN D'ORLÉANS

Sire, il règle la sienne à cette heure avec Dieu.

LE ROI

Mort ?...

JEAN D'ORLÉANS

Mort ! Contre l'avis de Douglas et Xaintraille,
Narbonne ce matin a livré la bataille...
À sa faute il n'a pas survécu.

LE ROI

Dieu merci,
Douglas est sain et sauf, j'espère ?...

JEAN D'ORLÉANS

Mort aussi.

LE ROI

Oh ! mon pauvre Douglas, mon allié fidèle,
Toi qui vins de l'Écosse embrasser ma querelle,
Te voir mourir pour moi !... Je suis bien malheureux !...
D'Aumale, Rambouillet, Ventadour ?

JEAN D'ORLÉANS

Morts comme eux.

LE ROI

La Fayette et Gaucourt ?...

JEAN D'ORLÉANS

Prisonniers.

LE ROI

Et l'armée ?

JEAN D'ORLÉANS

Au feu qui s'est éteint demandez sa fumée !

LE ROI

Détruite !...

JEAN D'ORLÉANS

Dispersée ; et de chaque côté,

Chaque chef qui survit, selon sa volonté,
Devant Bedford vainqueur en hâte se retire...
Le roi seul les pourrait rallier.

Scène IV

Les mêmes, AGNÈS.

AGNÈS, s'approchant du roi
Dieu, sire.

LE ROI

Où vas-tu donc, Agnès ?

AGNÈS

Je pars.

LE ROI

Toi ?...

AGNÈS

Monseigneur,

Un bohémien jadis me prédit cet honneur...
Et j'en ai quelque temps conservé l'espérance...
Que je posséderais l'amour du roi de France.
De mon cœur prévenu n'écouter que la loi,
J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le roi ;
Mais du titre et du rang Bedford vous dépossède ;
Et, puisque sans combat Votre Altesse les cède,
Bedford est le seul roi de France, et me voilà
Prête à joindre Bedford.

LE ROI

Ah ! c'est comme cela ?...

Viens ici, comte : as-tu quelque cheval de guerre
Qu'un roi puisse monter ?

LE COMTE

J'ai celui de mon père.

LE ROI

Ordonne qu'à l'instant on me l'amène ici.

LE COMTE, à son écuyer

Obéissez au roi, sire écuyer.

LE ROI

Merci.

As-tu dans ce château quelque armure à ma taille,
Qu'un roi puisse porter le jour de la bataille ?

LE COMTE, lui montrant les panoplies

Voyez, sire.

LE ROI

C'est bien ; la plus forte est pour moi.

LE COMTE

Détachez cette armure, et couvrez-en le roi¹.

LE ROI

De votre mission maintenant je désire
Savoir le résultat : racontez-la-moi.

LE COMTE

Sire,

J'ai vu Jean-Six.

LE ROI

Eh bien ?... J'écoute.

LE COMTE

Il m'a promis

De rompre un traité fait avec vos ennemis,
De signer avec vous, pour la paix ou la guerre,
Une acte d'alliance, et d'envoyer son frère
Au camp français avec mille lances : voilà
Ce qu'il offre.

LE ROI

C'est bien. – Que veut-il pour cela ?

LE COMTE

Pour Richemont son frère, il demande l'épée
De connétable au bras de Boukent échappée
À Cravant.

LE ROI

Est-ce tout ?

1. Depuis ce vers jusqu'aux mots : « Dunois, mes éperons », les gens du comte arment le roi.

LE COMTE

Oui, sire.

LE ROI

De ta main,

Comte, il la recevra... Tu partiras demain,
 Et tu lui porteras ma parole royale
 Que, de ma part, au moins, l'alliance est loyale.
 Qu'il se rende à Poitiers ; là, nous nous rejoindrons.

LE COMTE

Sire, je partirai.

LE ROI

Dunois, mes éperons.

(Dunois attache les éperons du roi.)

Une épée, à présent.

(Le comte lui en donne une : le roi l'examine.)

Comte, il faut une épée,

Pour une main de roi, plus fortement trempée

Que ne l'est celle-ci : celle-ci se romprait...

Voyez...

(Il la brise.)

Aux premiers coups que mon bras frapperait.

(Le comte lui en donne une autre.)

C'est bien.

(À un écuyer qui porte une lance.)

Le Sarrasin me portera ma lance :

Donne-la-lui... Mon casque.

(On le lui donne : il le met sur sa tête.)

Et maintenant, silence !

J'avais cru jusqu'ici, par des traités secrets,
 Obtenir de Bedford une honorable paix :
 Ce moyen vous paraît trop lent et trop vulgaire.
 La guerre, dites-vous ?

TOUS, se précipitant sur les armes

Oui, la guerre ! la guerre...

LE ROI

Eh bien, secondez-moi par un dernier effort,
 Et vous l'aurez, enfants ; mais une guerre à mort...
 J'ai tiré mon épée après la France entière ;
 Mon épée au fourreau rentrera la dernière...
 Vous me voulez pour chef ? Eh bien, voici mes lois :
 La France de Philippe-Auguste et de Valois
 N'est point mienne : il me faut celle dont Charlemagne
 A tracé la limite au sein de l'Allemagne,
 Quand le géant touchait, en maître souverain,
 D'une main l'Océan, et de l'autre le Rhin.
 Or, que ma volonté, messeigneurs, soit la vôtre,
 Car c'est ma France, à moi ; je n'en connais point d'autre.

JEAN D'ORLÉANS

Sire, nous écoutons vos ordres à genoux

LE ROI

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous !
 Nous verrons qui plus haut dans le combat le pousse,
 « Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse ! »

tous

Montjoie et Saint-Denis ! Charles à la rescousse !

LE ROI

Et maintenant, Agnès, dites quel est le roi...
 Allons, mes fauconniers, en chasse... Suivez-moi.

(Il sort. Tous le suivent.)

LE COMTE, à Jean d'Orléans

Ne l'abandonnez pas, et modérez la flamme
 De ce premier transport.

(À Agnès.)

Honneur à vous, madame !

AGNÈS

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce chemin ;
 À Dieu, qui tient le cœur des princes dans sa main.

(Ils sortent ensemble.)

BALTHAZAR, un instant seul
 Allons, pour aujourd'hui notre chasse varie :
 L'Anglais est un gibier de haute vénerie ;
 Mais, comme à ses chasseurs quelque coup peut échoir,
 Coquette, nous allons retourner au perchoir.
 (Il va pour sortir.)

SCÈNE V

BALTHAZAR, BÉRENGÈRE, soulevant la portière.

BÉRENGÈRE

Fauconnier !...

BALTHAZAR

Noble dame ?...

BÉRENGÈRE

Est-ce que pour l'armée

Le comte avec le roi va partir ?... Enfermée
 Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut
 Que je sache à l'instant s'il part.

BALTHAZAR

Ils parlaient haut

Cependant.

BÉRENGÈRE

Mais part-il ? part-il ?... Oh ! sur votre âme,
 Répondez-moi ! part-il à l'instant ?...

BALTHAZAR

Non, madame,

Il reste cette nuit, et ne part que demain.

BÉRENGÈRE, lui donnant une bourse

Voilà pour vous.

BALTHAZAR, sortant

Que Dieu bénisse votre main !

BÉRENGÈRE, seule

Oh ! je sens sur mon cœur tout mon sang qui retombe !...
 J'étouffe entre ces murs comme dans une tombe !...

(Tombant dans un fauteuil.)

J'avais cru qu'il partait... Oh ! que je souffre !... C'est
Comme si de deux mains de fer on me pressait !...

(Se levant tout à coup.)

Mon Dieu ! secourez-moi : le voici !

SCÈNE VI

BÉRENGÈRE, le comte DE SAVOISY.

LE COMTE, étonné

Bérenghère !...

BÉRENGÈRE

Déjà vous suis-je donc devenue étrangère
À ce point aujourd'hui, que vous vous étonnez
De me voir ?... En ce cas, monseigneur, pardonnez ;
Mais j'avais cru... Peut-être ai-je eu tort...

(Le comte fait un mouvement d'impatience.)

Qu'il vous plaise

De me dire s'il faut que je parle ou me taise...

LE COMTE

Parlez !

BÉRENGÈRE

J'avais donc cru, dis-je, qu'auparavant
D'ensevelir mes jours dans un tombeau vivant,
De permettre entre nous qu'à tout jamais se brise
Un nœud béni par Dieu, consacré par l'Église,
Je devais, quand jaillit sur moi ce déshonneur,
Venir auprès de vous en disant : « Monseigneur,
Qu'ai-je fait pour qu'usant ainsi de votre force,
Vous vouliez me flétrir de ce honteux divorce ?
Le juge à l'accusé dit du moins son forfait...
Avant de me punir, mon juge, qu'ai-je fait ? »

LE COMTE

Bérenghère, celui dont la bouche parjure
Sur toi d'un seul soupçon ferait planer l'injure
À ses pieds aussitôt, de sa faute averti,

Verrait tomber mon gant avec un démenti...
 Non, la femme la plus pure et la plus fidèle
 Te pourrait, je le sais, prendre encor pour modèle :
 Il n'est point un devoir à ton sexe imposé
 Dont l'accomplissement ne te parût aisé ;
 Et le Seigneur au ciel, pour dire ses louanges,
 Te garde à ses côtés place parmi les anges.
 Mais un homme enchaîné par le rang que je tiens
 Accepte des devoirs plus larges que les tiens ;
 Et, quoique ces devoirs soient souvent un supplice,
 Quand l'heure est arrivée, il faut qu'il les remplisse.
 Il se débat longtemps pour garder son bonheur ;
 Mais tout vient se briser contre le mot honneur.
 Or, l'honneur de la France et l'honneur de ma race
 Veulent tous deux qu'un jour un enfant me remplace,
 Afin que, de tous deux soutenant le renom,
 Il combatte pour elle et transmette mon nom...
 Voilà tout, Bérengère.

BÉRENGÈRE

Oui, je le sais ; mais, Charles,
 Croyez-vous qu'en mon cœur le seul orgueil me parle ?
 Oh ! non, non : plus que lui me parle mon amour,
 Aussi fort aujourd'hui qu'il fut le premier jour
 Où je répondis *oui* quand votre voix si chère
 Me dit : « M'acceptes-tu pour époux, Bérengère ?... »
 Oh ! vous l'avez bien dit, et c'est la vérité :
 De mille soins divers un homme tourmenté
 Conserve pour l'amour peu de place en son âme ;
 Et cela se conçoit. Mais la femme !... la femme,
 Qui ne peut ici-bas espérer de bonheur
 Que celui qui lui vient de son maître et seigneur ;
 Qui de l'aimer toujours, à sa prière même,
 Fit jadis le serment, tient ce serment et l'aime...
 Quand il vient tout à coup lui donner l'ordre un jour,

Parce qu'il n'aime plus, d'éteindre son amour,
 Elle est bien pardonnable, hélas ! la pauvre femme,
 De ne pouvoir souffler sur le feu de son âme
 Après l'avoir gardé dix ans comme un trésor !...
 Charles, pardonnez-moi de vous aimer encor !

LE COMTE

Oh ! je voudrais avoir, dût sa vie être un crime,
 Dût son écu porter la barre illégitime,
 Un enfant, quel qu'il fût, de mon nom héritier,
 Pour qu'avec moi ce nom ne meure pas entier,
 Dussé-je, expiant seul sa naissance funeste,
 De mes jours dans un cloître ensevelir le reste.

BÉRENGÈRE

Écoute : Dieu parfois veut éprouver nos cœurs ;
 Et, lorsque de l'épreuve ils sont sortis vainqueurs,
 Sa colère fait place à sa miséricorde,
 Et ce qu'il refusa longtemps, il nous l'accorde.
 Attends encor avant de m'éloigner de toi ;
 Attends, et le Seigneur aura pitié de moi.

LE COMTE

Au milieu des hasards d'une guerre mortelle,
 Attendre !... Et pour frapper la mort attendra-t-elle ?

BÉRENGÈRE

La mort ?... Oh ! monseigneur, je prierai tant pour vous,
 Que l'ange des combats écartera les coups...
 N'est-il pas quelque part un saint pèlerinage
 Que je puisse voter ?... Quel que soit le voyage,
 Je le ferai, fût-il en des lieux inconnus,
 À l'autre bout du monde.

LE COMTE

Enfant !

BÉRENGÈRE

J'irai pieds nus...

Que brille le soleil ou gronde la tempête,

J'irai sans demander un abri pour ma tête ;
 J'irai pleurant, priant, un rosaire à la main,
 Et je ne dormirai qu'au revers du chemin.

LE COMTE

Rappelle, au nom du ciel, ta raison qui s'écarte.

BÉRENGÈRE

Dites-moi, monseigneur, voulez-vous que je parte ?

LE COMTE

Impossible.

BÉRENGÈRE

Et pourquoi ?...

LE COMTE

J'ai dit.

BÉRENGÈRE

Cette action...

Vous n'y songez donc pas ?... c'est ma damnation...
 Car vous me renvoyez pour prendre une autre épouse,
 N'est-ce pas ?... n'est-ce pas ?... Eh bien, je suis jalouse !
 Oh ! que sera-ce donc lorsque jusqu'à l'autel,
 Quand je voudrai prier, viendra ce bruit mortel
 Qu'une autre est votre femme... Oh ! monseigneur, je
 [tremble

De mêler la prière et le blasphème ensemble,
 Et, dans mon désespoir, d'appeler le courroux
 De Dieu sur moi, sur elle, et peut-être sur vous !

LE COMTE

Dieu donnera la force à celle qu'il afflige.

BÉRENGÈRE

Le pouvoir de Dieu même, et fût-il un prodige,
 Sur l'avenir lui seul pourrait être exercé ;
 L'avenir est à lui, mais non pas le passé :
 Peut-il, quelle que soit sa puissance suprême,
 Faire que votre voix ne m'ait pas dit : « Je t'aime ! »
 Et que de cette voix l'accent encor vainqueur
 Ne soit en ce moment tout vivant en mon cœur ?...

Pour me faire oublier ce son, cette parole,
 Je sais bien, s'il le veut, qu'il peut me rendre folle,
 M'ôter le souvenir ; mais il ne peut, je crois,
 Empêcher que ces mots n'aient été dits cent fois !...
 Rappelez-vous ces mots, Charles, je vous supplie !...
 Voyez : à vos genoux je pleure et m'humilie...
 Oh ! ne détournez pas de moi votre regard !
 Oh ! grâce, monseigneur !...

LE COMTE, la prenant dans ses bras

Levez-vous... C'est trop tard.

BÉRENGÈRE

Pour chercher la pitié dans votre cœur de pierre,
 J'ai d'abord à mon aide appelé la prière ;
 Bientôt vous avez vu l'excès de mes douleurs
 Éclater en sanglots et se répandre en pleurs ;
 Puis enfin je me suis, la tête échevelée,
 Jetée à vos genoux, et je m'y suis roulée.
 Que voulez-vous encor ? Est-il quelque moyen ?...
 Parlez !... Mais parlez-donc, si vous êtes chrétien !...
 On répond quelque chose à cette pauvre femme ;
 On ne la laisse pas avec la mort dans l'âme ;
 On la console, on pleure avec elle ; on lui dit
 Un mot d'amour... un seul ! Oh ! soyez donc maudit !

LE COMTE sonne. Un domestique paraît.

Le chapelain.

BÉRENGÈRE, entrant chez elle

Adieu !... Vos mains creusent ma tombe,

Monseigneur : priez Dieu pour que seule j'y tombe !

Scène VII

Le comte DE SAVOISY, puis YAQOUB et le chapelain.

LE COMTE

C'est bien. – Dans un instant, soyez prête à partir,
 Lorsque le chapelain viendra vous avertir.

Bien mieux que votre amour je brave votre haine...
Est-ce vous, chapelain ?

(Il se retourne et aperçoit Yaqoub.)

Yaqoub, qui te ramène ?

YAQOUB

Puisque l'on m'a donné comme l'on donne un chien,
Comme un chien j'ai brisé ma laisse, et je reviens...
Mais, au maître aujourd'hui le chien sert de modèle,
Car le maître est ingrat et le chien est fidèle.

(Il reprend sa place accoutumée.)

LE COMTE

Puis que tu l'aimes mieux, demeure donc ici.

(Au chapelain qui entre.)

Messire chapelain, vous voilà, Dieu merci !

À quitter ce château Bérengère s'apprête.

(Yaqoub écoute avec attention.)

Quel que soit le couvent qu'elle ait pris pour retraite,
Messire, à ce couvent vous l'accompagnerez :

À l'abbesse, en mon nom, vous vous engagerez

À payer une dot plus riche et plus certaine

Que celle qu'en entrant lui paierait une reine ;

Et puis vous reviendrez.. car pour ce soir j'attends

Isabelle, et, demain, je partirai... Le temps

Est mesuré pour moi d'une main bien avare !

Ainsi donc hâtez-vous, mon père.

(À un valet.)

Qu'on prépare

Un palefroi bien doux... Messire, attendez-la...

Pour la laisser passer je me retire.

YAQOUB

Allah !...

(Il se lève.)

Maître...

LE COMTE

Encor !

YAQOUB

Tu voulais, hier matin, me rendre
 Un bien que Dieu lui seul a le droit de nous prendre,
 La liberté : veux-tu me la donner encor ?
 J'avais mal calculé le prix de ce trésor,
 Quand je le refusai.

LE COMTE

Qu'elle te soit rendue,

Puisque je te l'offris.

(Il prend un parchemin sur la table, y écrit quelques
 mots, y applique son sceau, puis le donne à Yaqoub.)

La chose offerte est due.

Adieu.

YAQOUB

Merci.

(Le comte sort. Le chapelain va frapper à la porte de
 Bérengère ; elle s'ouvre : une femme voilée en sort, portant
 un costume exactement pareil à celui de Bérengère.)

LE CHAPELAIN

Mettez vos pleurs aux pieds de Dieu,
 Ma fille !... Dieu peut seul vous consoler.

(Il s'éloigne avec elle.)

YAQOUB, suivant cette femme des yeux

Adieu,

Ange, qui descendis de la voûte éternelle
 Pour rafraîchir mon front en le touchant de l'aile...
 Tu remontes sans doute au séjour des heureux :
 Mahomet te rappelle...

BÉRENGÈRE, du seuil de son appartement

Yaqoub !

YAQOUB, regardant tour à tour la femme
 qui s'éloigne et Bérengère qui l'appelle

Elles sont deux !...

BÉRENGÈRE

Yaqoub !... Eh bien, ma voix vous est-elle étrangère ?

YAQOUB
 Bérengère, est-ce vous ?...
 BÉRENGÈRE
 Moi-même.
 YAQOUB
 Bérengère,
 Vous restez donc ici ?...
 BÉRENGÈRE
 J'y reste.
 YAQOUB
 Et qui part donc
 Avec le chapelain ?...
 BÉRENGÈRE
 Ma suivante.
 YAQOUB
 Pardon...
 Mais vous ne savez pas...
 BÉRENGÈRE
 Je sais tout.
 YAQOUB
 Que le comte...
 BÉRENGÈRE
 Esclave, je te dis que je connais ma honte.
 YAQOUB
 Quoi ! vous savez qu'une autre ici, dans un instant,
 Va venir ?...
 BÉRENGÈRE
 Que dis-tu ?...
 YAQOUB
 Que le comte l'attend...
 BÉRENGÈRE
 Tu mens !...
 YAQOUB
 Que, pour ce soir, on pare la chapelle...

BÉRENGÈRE

Tu mens !...

YAQOUB

Qu' André l'amène, et d'avance l'appelle

Comtesse !...

BÉRENGÈRE

Je te dis que tu mens !...

(En ce moment, Isabelle, conduite par André, arrive à cheval par la porte du fond de la cour. Le comte va vers elle, et lui offre la main pour descendre.)

YAQOUB

Soit... Eh bien,

(Lui montrant Isabelle et le comte.)

Regardez... Maintenant, que me dites-vous ?

BÉRENGÈRE, accablée

Rien.

YAQOUB

Rien ! Regardez encore : il l'embrasse !

BÉRENGÈRE

Anathème !

YAQOUB

Et vous ne dites rien ?...

BÉRENGÈRE, avec fureur

Je te dis que je t'aime !...

(Elle veut entrer.)

YAQOUB, la retenant

Restez, restez, restez !...

BÉRENGÈRE

Le comte peut me voir.

YAQOUB

Où vous retrouverai-je ?

BÉRENGÈRE

Ici, ce soir.

(Elle rentre.)

YAQOUB

Ce soir !...

ACTE CINQUIÈME

BÉRENGÈRE

Même décoration.

Scène première
Les archers, à table ; YAQOUB, debout
devant la porte de Bérengère.

UN ARCHER

Pardieu ! la venaison est bonne !

ANDRÉ

Elle est parfaite !...

Je ne me doutais pas que pour pareille fête,
Hier, certes, au château je rapportais ce daim...
Un morceau, sans rancune, Yaqoub.

YAQOUB

Je n'ai pas faim.

UN ARCHER, à André

Ah çà ! mais te voilà dans la faveur du maître !
Tu nous protégeras.

ANDRÉ

Vous raillez ; mais peut-être
C'est quelque chose au moins qu'avoir été choisi,
Messieurs, par monseigneur Charles de Savoisy,
Pour amener sa femme en ce château... J'espère
Qu'un nouveau mariage enfin le rendra père,
Et que je n'irai pas une seconde fois
En pareille ambassade... À cet effet, je bois
À la jeune comtesse !

TOUS

Et nous !... nous !

YAQOUB

Misérable !...

ANDRÉ

Hein ! que dis-tu ?

YAQOUB

Je dis qu'hier, à cette table,
Par toi-même excités, les hommes que voici
Acceptaient tous un toast pareil à celui-ci...
Seulement, il était à la santé d'une autre.

ANDRÉ

Porte ton toast à toi : nous porterons le nôtre.

YAQOUB

Je ne bois pas.

ANDRÉ

Eh bien, laisse-nous boire alors ;
Ou, si nous te gênons, va faire un tour dehors.

YAQOUB

Il me plaît de rester.

ANDRÉ

Reste ; mais, par Saint-Charles !

Tais-toi.

YAQOUB

J'ai quelque chose à dire encore.

ANDRÉ

Parle.

YAQOUB

Qu'un seul fasse raison à cet archer maudit,
Et je brise son verre entre ses dents. – J'ai dit.
(André se lève pour menacer Yaqoub.)

UN ARCHER, bas, à André

Souviens-toi de Raymond !...

(On entend la cloche.)

Il faut qu'à la chapelle

Nous nous rendions, André : voilà qui nous appelle.

(Ils sortent.)

Scène II

YAQOUB, puis BÉRENGÈRE.

YAQOUB

Que vous avez été lents à partir, giaours !...
 Qu'Allah de votre vie enlève autant de jours
 Qu'en retant en ces lieux, d'où ce son vous renvoie,
 Vous m'avez enlevé de minutes de joie !

(Soulevant la tapisserie.)

Venez ! ils n'y sont plus, Bérengère ! venez...

Ne m'entendez-vous pas ?...

(Se retournant.)

Nazaréens damnés !...

Bérengère !... Oh ! mon cœur, qui se gonfle et s'élance
 Est tout près de briser ma poitrine !...

BÉRENGÈRE, paraissant

Silence !...

YAQOUB

C'est vous...

BÉRENGÈRE

Sommes-nous seuls ?

YAQOUB

Oui, seuls.

BÉRENGÈRE

Écoutez bien...

Éteignez ces flambeaux d'abord...

YAQOUB

On n'entend rien :

Ils sont à la chapelle, où les unit le prêtre.

BÉRENGÈRE

Assez, assez !... Parlons d'autre chose. Peut-être,
 Autour de ce château quand vous erriez le soir,
 Quand vous aviez longtemps, dans votre désespoir,
 Tourné vers l'Orient les yeux et la pensée,
 Vous êtes-vous assis, et, la tête baissée,

Par un demi-sommeil le regard obscurci,
 Avez-vous fait parfois le songe que voici :
 Vous étiez au désert assis sous votre tente ;
 Vous regardiez au loin la nuée éclatante
 Où, vers la fin du jour, dans un océan d'or,
 Le soleil élargi se balance et s'endort.
 Tandis que l'on tirait le lait de leurs mamelles,
 Vous entendiez sonner les grelots des chamelles.
 Au son de votre voix toujours obéissants,
 Vos fidèles chevaux accouraient hennissants...
 Auprès de vous assise, une femme étrangère,
 Que ceux de l'Occident appelaient Bérengère,
 Entourait votre cou de ses bras amoureux,
 Et vous disait : « Yaqoub, vous trouvez-vous heureux ? »

YAQOUB

Oh ! d'écouter cela me croyez-vous le maître ?

BÉRENGÈRE

Ce songe, dites-moi, vous l'avez fait peut-être ?

YAQOUB

Mille fois ! mille fois !

BÉRENGÈRE

Et, lorsque quelque daim,
 Passant auprès de vous avec un bruit soudain,
 Venait rompre le charme, et que de votre songe
 Tout, à l'entour de vous, attestait le mensonge,
 Que vous vous retrouviez esclave, pauvre et nu...
 Si quelqu'un, tout à coup près de vous survenu
 Vous eût, par le pouvoir d'un démon ou d'un ange,
 Fait la réalité de votre rêve étrange,
 Et n'exigeât de vous en retour, seulement,
 Que votre obéissance un seul jour, un moment ;
 Mais une obéissance aussi que rien n'émousse
 Comme celle du fer à la main qui le pousse !
 Au prix de ce moment, auriez-vous hésité

D'acheter du bonheur pour une éternité ?

YAQOUB

Une seule personne aurait eu la puissance
De soumettre mon cœur à cette obéissance :
C'est celle que je vois dans ce songe si doux ;
Et je n'ai pas besoin de dire que c'est vous.

BÉRENGÈRE

Eh bien, écoutez donc !... Voulez-vous que ce rêve
Par la réalité quelque matin s'achève ?
Voulez-vous retrouver votre désert natal,
La caravane assise à l'ombre du nopal,
Vos chevaux si légers à la course inconstante,
Vos cent chameaux couchés autour de votre tente,
Cette femme du Nord dont les bras amoureux... ?

YAQOUB

Vous m'allez demander quelque chose d'affreux,
N'est-ce pas ?... Mais n'importe !

BÉRENGÈRE

Yaqoub, si vos paroles

Ne vous échappent point comme des sons frivoles,
Vous m'avez dit ces mots : « S'il était par hasard
Un homme dont l'aspect blessât votre regard ;
Si ses jours sur vos jours avaient cette influence,
Que son trépas pût seul finir votre souffrance ;
De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit,
Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt. »
Vous avez dit cela.

YAQOUB

Je l'ai dit... je frissonne !...

Mais un homme par moi fut excepté...

BÉRENGÈRE

Personne !

YAQOUB

Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper...

BÉRENGÈRE

Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper ?...
S'il fallait que sur lui la vengeance fût prompte ?...

YAQOUB

Son nom ?...

BÉRENGÈRE

Le comte.

YAQOUB

Enfer !... Je m'en doutais !

BÉRENGÈRE

Le comte,

Entendez-vous ?... le comte !... Eh bien ?...

YAQOUB

Je ne le puis...

BÉRENGÈRE

Adieu donc pour toujours !...

YAQOUB

Restez... ou je vous suis.

BÉRENGÈRE

J'avais cru jusqu'ici... quelle croyance folle !...
Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur parole.
Je me trompais... C'est tout.

YAQOUB

Madame !

BÉRENGÈRE

Laissez-moi...

(Se retournant.)

Mais vous me mentiez donc ?

YAQOUB

Vous savez bien pourquoi

Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre :
Il m'a sauvé la vie... Oh ! nommez-moi tout autre.

BÉRENGÈRE

Et quel autre nommer dont le pouvoir fatal
Depuis six ans, Yaqoub, vous ait fait plus de mal ?

Oh ! rappelez-vous donc, rappelez-vous...

YAQOUB

Madame,

Je me rappelle tout.

BÉRENGÈRE

Il a perdu votre âme,

Vous l'avez dit vous-même ; il vous a pour toujours

Ravi pays, parents, liberté, joie, amours...

Il vous ôte un bonheur chaque fois qu'il vous touche !

YAQOUB

Et cette goutte d'eau qu'il versa sur ma bouche !...

BÉRENGÈRE

S'il vous a conservé la vie, eh ! n'est-ce pas

Pour vous faire plus tard subir mille trépas ?

L'esclavage entre vous rétablit l'équilibre :

Il vous a fait esclave enfin !...

YAQOUB, montrant la signature du comte

Il me rend libre !

BÉRENGÈRE

C'est bien !... Et vous rend-il, avec la liberté,

Mon amour, qui dix ans par lui vous fut ôté ?

YAQOUB

Un instant, Bérengère, écoutez-moi...

BÉRENGÈRE

J'écoute...

Dites vite !

YAQOUB

J'ai cru... je me trompais sans doute...

Qu'ici vous m'aviez dit... ici même... pardon...

BÉRENGÈRE

Quoi ?

YAQOUB

Que vous m'aimiez...

BÉRENGÈRE

Oui, je l'ai dit.

YAQOUB

Eh bien, donc,

Puisque même destin, même amour nous rassemble,
Bérenghère, ce soir...

BÉRENGÈRE

Eh bien ?

YAQOUB

Fuyons ensemble !

BÉRENGÈRE

Sans frapper ?

YAQOUB

Ses remords vous vengeront-ils pas ?

BÉRENGÈRE

Esclave, me crois-tu le cœur placé si bas,
Que je puisse souffrir qu'en ce monde où nous sommes
J'aie été tour à tour l'amante de deux hommes,
Dont le premier m'insulte, et qui tous deux vivront,
Sans que de celui-là m'ait vengé le second ?...
Crois-tu que, dans un cœur ardent comme le nôtre,
Un amour puisse entrer sans qu'il dévore l'autre ?...
Si tu l'as espéré, l'espoir est insultant !

YAQOUB

Bérenghère !...

BÉRENGÈRE

Entre nous tout est fini... Va-t'en !

YAQOUB

Grâce !...

BÉRENGÈRE

Je saurai bien trouver pour cette tâche
Quelque main moins timide et quelque âme moins lâche,
Qui fera pour de l'or ce que, toi, dans ce jour,
Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour !...
Et, s'il n'en était pas, je saurais bien moi-même
De cet assassinat affrontant l'anathème,
Me glisser au milieu des femmes, des valets

Qui flattent les époux de leurs nouveaux souhaits,
Et les faire avorter, ces souhaits trop précoces,
En vidant ce flacon dans la coupe des noces !

YAQOUB

Du poison !...

BÉRENGÈRE

Du poison. Mais ne viens plus après,
Esclave, me parler d'amour et de regrets...
Refuses-tu toujours ?... Il me reste un quart d'heure :
C'est encor plus de temps qu'il ne faut pour qu'il meure.
Un quart d'heure... Réponds : mourra-t-il de ta main ?
Es-tu prêt ?... Réponds-moi, car j'y vais... Dis !...

YAQOUB

Demain...

BÉRENGÈRE

Demain !... Et, cette nuit, dans cette chambre même,
Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira : « Je t'aime ! »
Demain !... Et, d'ici là, que ferais-je ?... Oh ! tu veux,
La nuit, qu'à pleine mains j'arrache mes cheveux,
Que je brise mon front à toutes les murailles,
Que je devienne folle ! Oh ! demain ! Mais tu railles !...
Et si ce jour était le dernier de nos jours,
Si cette nuit d'enfer allait durer toujours !...
Dieu le peut ordonner si c'est sa fantaisie...
Demain !... Et si je suis morte de jalousie !
Tu n'es donc pas jaloux, toi ? tu ne l'es donc pas ?...

YAQOUB

Oh !...

BÉRENGÈRE

Si je te disais : « C'est là que, dans ses bras,
Le comte mille fois de l'amour le plus tendre
M'a donné l'assurance... » Ah ! tu pourrais m'entendre
Sans te tordre les mains, blasphémer, et sentir
À ma voix tes cheveux se dresser et blanchir !...

Ah ! tu n'es pas jaloux !... Écoute alors...

YAQOUB

Madame !...

BÉRENGÈRE

Écoute : je l'aimais à renier mon âme,
S'il l'avait exigé... Juge de mes transports
Quand, après une absence, il revenait !... Alors,
C'étaient des cris, des pleurs, des extases, des rires,
Dont la nuit jusqu'au jour prolongeait les délires...
Mais tu ne comprends pas, toi : tu n'es pas jaloux !

YAQOUB, tirant son poignard

Par pitié ! tuez-moi, madame !... ou taisez-vous !

BÉRENGÈRE

Oh ! c'était une joie à faire envie aux anges ;
C'étaient des mots d'amour les éternels échanges...
Tout ce qu'invente enfin l'âme et la passion !

YAQOUB

Et moi, pendant ce temps... Oh ! malédiction !

BÉRENGÈRE

C'était là, là !... vois-tu ? dans cette chambre même !...

YAQOUB

Allah ! tu le veux donc ?

BÉRENGÈRE

Je te dis que je l'aime,

Que, malgré mon affront, un mot d'amour de lui
Me pourrait à ses pieds ramener aujourd'hui...
Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je t'échappe...
Car je l'aime, entends-tu ?

YAQOUB

Quand faut-il que je frappe ?

BÉRENGÈRE

Lui vivant, il me reste un espoir de retour ;
Lui mort, je t'aimerai de tout cet autre amour...
N'est-ce pas, maintenant, tu sens qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il meure à l'instant ?... Si j'attendais une heure,

Sais-je ce que mon cœur dans une heure voudrait ?...

Peut-être te dirais-je : « Arrête !... »

YAQOUB

Je suis prêt...

Ordonne !

BÉRENGÈRE

Il faut, vois-tu qu'en cette chambre il tombe ;

Qu'en marchant vers ce lit son pied heurte sa tombe...

Car il va revenir en cette chambre-là,

Conduisant sa nouvelle épouse.

YAQOUB, tressaillant

Le voilà !...

(On voit s'avancer le comte, conduisant sa nouvelle épouse ;

deux pages les précèdent avec des flambeaux.

Autour d'eux s'empressent vassaux et valets.)

LES VASSAUX ET LES VALETS, criant

Vive notre comtesse !

BÉRENGÈRE

Enfer !

LES VASSAUX ET LES VALETS

Vive le comte !

BÉRENGÈRE

Crois-tu que la vengeance égalera la honte ?...

Hésiterais-tu ?

YAQOUB

Non.

BÉRENGÈRE

Hâte-toi !... hâte-toi !...

Pour entrer avant lui tu n'as qu'un instant, vois !...

Mais va donc !... Oh ! malheur ! qu'est-ce donc qui

[t'arrête ?

Que faut-il que je fasse à mon tour ?... Je suis prête...

Dis !... me veux-tu tromper, Yaqoub, jusqu'à la fin ?

Il ne sera plus temps... Damnation !...

(Elle le pousse ; il entre dans la chambre.)

Enfin !

Scène III

BÉRENGÈRE, le comte DE SAVOISY, ISABELLE.

Béregère se jette derrière le prie-Dieu. Le comte et Isabelle traversent la salle. Les pages qui les précèdent, entrant dans la chambre, déposent deux flambeaux et sortent.

LES VASSAUX, criant

Vive le comte !

LE COMTE, jetant une poignée d'or
À vous !

LES VASSAUX

Vive notre comtesse !

Ma belle mariée, allons, faites largesse,
Et toutes ces voix-là prieront le ciel pour vous.
(Isabelle jette sa bourse.)

LES VASSAUX

Vive le comte !

LE COMTE

Bien, enfants. Retirez-vous.

(Ils sortent tous par la porte du fond. Le comte et Isabelle entrent dans la chambre. À mesure que les torches s'éloignent, le théâtre retombe dans l'obscurité, et Béregère se lève lentement.)

Scène IV

BÉRENGÈRE, seule.

Priez... Il vous l'a dit... ce sera pour son âme ;
Car l'ange de la mort est là qui la réclame...
Et, si quelqu'un de vous par hasard a souci
De la mienne, pour elle alors qu'il prie aussi !...
(Tressaillant.)

N'ai-je pas entendu ?... Non, rien... Si son courage
Faillissait ? Il se peut que cela soit... Ô rage !...
J'aurais dû me servir pour lui de ce poison,

(Elle retire le flacon de sa poitrine.)

Et réserver pour moi le poignard... Trahison !...

Qu'attend-il donc ?... Eh bien ?...

LE COMTE, frappé dans la coulisse

Ah !

BÉRENGÈRE

Le voilà qui tombe !

(Elle avale le poison.)

Savoisy, retiens-moi ma place dans la tombe !

ISABELLE, dans la chambre

Au secours !... au secours !...

Scène V

BÉRENGÈRE, YAQOUB, ISABELLE, puis ANDRÉ,
écuyers, vassaux et valets.

YAQOUB, entrant à reculons, le poignard à la main

Fuyons !... il vient !

LE COMTE, se traînant et soulevant la tapisserie

C'est toi,

Yaqoub, qui m'as tué !...

BÉRENGÈRE, appuyant ses deux mains sur les épaules

de Yaqoub, qui la cache aux yeux du comte,

et le faisant tomber à genoux, afin d'être vue par celui-ci

Ce n'est pas lui... c'est moi !

LE COMTE

Bérenghère !...

ISABELLE, traversant la cour

Au secours !...

LE COMTE, mourant

Ah !... ah !

YAQOUB

Maintenant, femme,

Fais-moi tout oublier ; car c'est vraiment infâme !...

Viens donc !... Tu m'as promis de venir : je t'attends...

D'être à moi pour toujours...

BÉRENGÈRE, les yeux sur le comte

Encor quelques instants...

Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB

Oh ! regarde :

Ils accourent aux cris qu'elle a poussés... Prends garde !

Nous ne pourrons plus fuir ; il ne sera plus temps...

Ils viennent, Bérengère !...

BÉRENGÈRE

Attends encore, attends...

YAQOUB

Oh ! viens, viens ! Toute attente à cette heure est mortelle !

La cour est pleine, vois... Mais viens donc !...

(Bérengère tombe sur les genoux.)

Que fait-elle ?

Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi ?...

Bérengère, entends-tu ?... Viens...

BÉRENGÈRE, expirant

Me voilà !... prends-moi !

(Elle tombe la bouche sur celle du comte.)

YAQOUB, la prenant par les cheveux et lui soulevant la tête

Oh ! malédiction ! Son front devient livide !...

Son cœur...

(Il y met la main.)

Il ne bat plus !... Sa main...

(Prenant le flacon qui s'y trouve.)

Le flacon est vide !...

ISABELLE, accourant, entourée de toute la maison

Au secours !... Oh ! venez, venez !... C'est par ici !...

ANDRÉ

Eh quoi ! le comte mort !... Et la comtesse aussi !...

YAQOUB

Morts !

ANDRÉ

Notre maître !...

TOUS, s'inclinant vers le comte

Oh !...

YAQOUB

Vous qui, nés sur cette terre,

Portez comme des chiens la chaîne héréditaire,

Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert !

Pour Yaqoub...

(Tirant le parchemin du comte et le montrant.)

Il est libre !... et retourne au désert.

DISTRIBUTION

CHARLES VII, roi de France	M. Delafosse
LE COMTE CHARLES DE SAVOISY, Seigneur de Seignelais	M. Ligier
YAQOUB, jeune Arabe, appelé communément LE SARRASIN	M. Lockroy
BÉRENGÈRE, comtesse de Savoisy	M ^{lle} Georges
AGNÈS SOREL	M ^{lle} Noblet
JEAN, bâtard d'Orléans	M. Félix
ISABELLE DE GRAVILLE	M ^{lle} Georges cadette
GUY-RAYMOND	M. Arsène
ANDRÉ, archer	M. Auguste
JEHAN, archer	M. Hoster
Le chapelain	M. Éric-Bernard
BALTHAZAR, fauconnier	M. Tournan
L'argentier du roi	M. Ménétrier
Un écuyer	M. Valkin
Un page	M ^{lle} Adèle